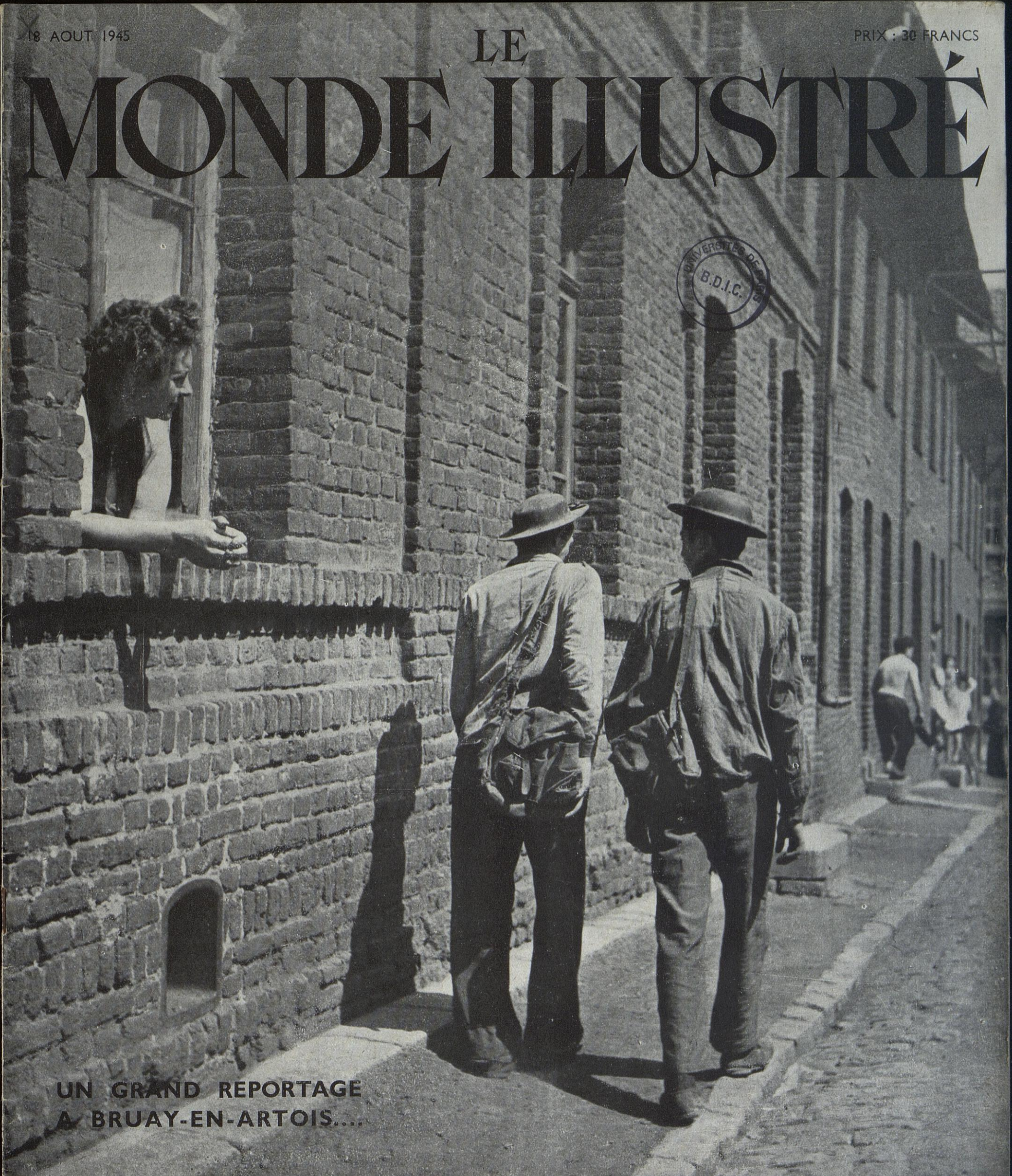


18 AOUT 1945

PRIX : 30 FRANCS

LE MONDE ILLUSTRÉ



UN GRAND REPORTAGE
A BRUAY-EN-ARTOIS....

LA VIE DIFFICILE DES MINEURS FRANÇAIS

FP9

NOS JEUX

LE BRIDGE

DÉFENSE CONTRE LE SQUEEZE

Bien que le joueur moyen considère le squeeze comme une sorte de mystère, il n'en exécute pas moins un certain nombre, qui sont en quelque sorte automatiques, et où l'écoulement des cartes maîtresses d'un camp force les défenseurs à jeter la carte qui fournira une ou plusieurs levées supplémentaires. Mais il est des squeezes contre lesquels la défense est possible, sinon facile. Voici un exemple : un coup joué par des bridgeurs américains de classe, où le squeeze a été réussi par Nord-Sud.

Examinez le coup, en le considérant comme un problème de jeu, où Ouest et Est ont dû réfléchir et réagir rapidement. Ils ont joué normalement, tentant de part et d'autre de rester gardés quant aux couleurs noires, et cependant Sud a réussi ses treize levées.

Considérez ensuite le problème cartes sur table, c'est-à-dire à loisir, et vous verrez que le squeeze peut être évité. Mais il y a loin de l'étude à la réalisation rapide, en jeu. Les joueurs tenant les places d'Ouest et Est et qui sont capables de se défendre aussi brillamment doivent être bien rares. Cependant, en raisonnant, on devrait réussir. Voici les jeux :

NORD
Pique : A. 9. 6. 3.
Cœur : A. R. 9. 6. 2.
Carreau : 9. 6.
Trèfle : 5. 2.

EST
Pique : 10. 8. 7. 2.
Cœur : 5. 4.
Carreau : 8. 2.
Trèfle : R. D. V. 8. 6.

OUEST
Pique : R. V. 5. 4.
Cœur : D. V. 10. 8. 3.
Carreau : 7.
Trèfle : 10. 7. 3.

SUD
Pique : D.
Cœur : 7.
Carreau : A. R. D. V. 10. 5. 4. 3.
Trèfle : A. 9. 4.

Nord a donné. Les enchères ont été :

NORD	EST	SUD	OUEST
1 cœur	Passe.	3 carreaux.	Passe.
3 cœurs	Passe.	4 S. A.	Passe.
5 cœurs	Passe.	5 S. A.	Passe.
6 carreaux.	Passe.	7 carreaux.	Passe.

Ouest attaque dame de cœur. Nord et Sud ont fait 13 levées. Nous examinerons la prochaine fois le double aspect du problème.
E. MICHEL-TYL.

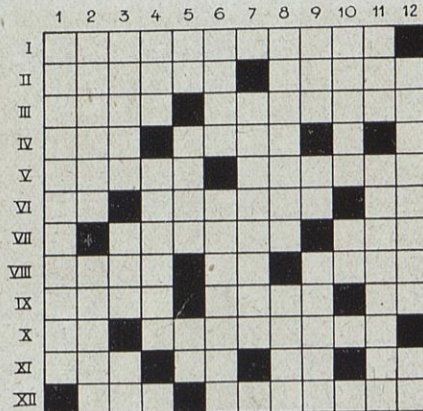
MOTS CROISÉS

par Max FAVALELLI

PROBLÈME N° 23

HORIZONTALEMENT. — I. Oblige à dormir en gendarme. — II. S'accompagne de violents reproches. — Devient féminin en changeant de genre. — III. Paie l'impôt sur les célibataires. — Habit de mousse. — IV. Pâle et blonde. — Navire qui peut encore prendre du chargement. — V. Rend le sol plus meuble. — A dû, surtout, fréquenter l'école buissonnière. — VI. Morceau de bois. — Son timbre n'est pas très apprécié. — Saint renversé. — VII. A de la suite dans les idées. — Qualifie le fruit sec. — VIII. A entendu le chant du cygne. — Article. — Une ouverture peut lui être fatale. — IX. Il est surprenant parfois qu'on en revienne. — Doit être fine chez la mouche. — Laisseront un souvenir abhorré. — X. Article non français. — Donnait plus d'importance à une croupe. — XI. Possessif. — Note. — En ordre. — N'ont pas place au rayon des nouveautés. — XII. Poussé à l'Heure H. — Fausse si elle est mobile.

VERTICALEMENT. — 1. N'attirent l'attention du voyageur que lorsqu'elles lui sautent aux yeux. — 2. Balançait la flûte. — Fils d'Helien. — 3. Sa maison est plutôt mal fréquentée. — Pas tout à fait édité. — Grecque. — 4. Impératif. — Il possède un titre. — 5. Nourriture pour chauffards jaunes. — Ennemi de la presse. — Adverbe. — 6. Peut se faire sur un bleu. — Peut rassembler de nombreux loups. — 7. Suit certains cours avec une grande attention. — 8. Utilisée dans la fabrication des limousines. — Ne peut faire l'objet d'aucune réclamation. — 9. En germe. — Adverbe. — Est une question de fuseaux. — 10. Ne peut se faire sans commettre d'excès. — Symbole. — 11. Participe. — Est rarement sans taches. — 12. Appartenaient à la Résistance. — Pronom.



SOLUTION DU PROBLÈME N° 22

HORIZONTALEMENT. — I. Auriculaire. — II. Odorat, Eve. — III. Serinettes. — IV. Idie, Nelson. — V. Vue, Gare, Ute. — VI. Ecrille, Frac. — VII. Tête, Tir, Ih. — VIII. Ai, Ens, Sable. — IX. Clameur, Gl. — X. Cet, Sialisme. — XI. Re, Tilleul. — XII. Scellés, Etre.

VERTICALEMENT. — 1. Active, Accès. — 2. Ductile. — 3. Rosière, Atre. — 4. Idée, Item, El. — 5. Cor, Glènes. — 6. Urinal, Suite. — 7. Laneret, Rais. — 8. Atèle, Is, Li. — 9. Ts, Fragile. — 10. Retour, Biset. — 11. Eventail, Mur. — 12. Es, Echevelé.

CAMUS
"LA GRANDE MARQUE"
COGNAC

EXPRESS-PUBLICITÉ

BRILLANTS
PERLES
SAPHIRS
RUBIS
EMERAUDES

YVES ROUÉ
JOAILLIER

61, Bd. Malesherbes, Paris, S^t Augustin

CHEVEUX SECS : PÉTROLE

XOUR
SPÉCIALISTE DES SOINS DU CHEVEU

ARMAGNAC
DOMAINE
DU PONCHON
Premier Grand Cru

R.P. Dumas & Cie
PROPRIÉTAIRES
GABARRET-EN-ARMAGNAC * Landes

89^e Année - N° 4321 **LE MONDE ILLUSTRÉ** 18 Août 1945
Hebdomadaire paraissant le jeudi

DIRECTEUR GÉNÉRAL : Pierre NAQUET RÉDACTEUR EN CHEF : René MAINE

COMITÉ DE RÉDACTION : François de CLERMONT-TONNERRE et Henry CLAIR

RÉDACTION -- VENTE -- ABONNEMENTS SERVICE DE PUBLICITÉ DU "MONDE ILLUSTRÉ"
69, Quai d'Orsay - Tél. : Invalides 19-44 - 67-48 - 80-37 12, Rue d'Anjou - PARIS VIII^e - Téléphone : Anjou 04-80
Abonnements : 6 mois : 700 frs -- 3 mois : 370 frs 7, pl. Antonin-Poncet - LYON (Rhône) - Tél. : Franklin 55-25

Compte Chèques Postaux Paris : 4-116-52



A BORD DU CROISEUR « AUGUSTA », LE ROI GEORGE VI, SUIVI DU PRESIDENT TRUMAN QU'IL A REÇU EN RADE DE PLYMOUTH SUR LE « RENOWN », PASSE EN REVUE LA GARDE D'HONNEUR.

LA FRANCE ET LE MONDE

APRÈS LA CAPITULATION DU JAPON

La capitulation nipponne a marqué la fin de la guerre mondiale, dont elle était le dernier épisode. Nous passons maintenant à l'épilogue. Et cet épilogue sera une chose compliquée.

Il n'apparaît pas, à première vue, qu'il doive se présenter tout uniment selon la logique des éléments générateurs et constitutifs de la grande tragédie qui vient de se terminer. Les avant-goûts que nous avons déjà de cet épilogue nous montrent que les associés pendant l'action ont des points de vue assez différents sur la liquidation du bilan. Comme chaque fois qu'il doit y avoir répartition, les arguments de justice ne paraissent point devoir prévaloir automatiquement.

Cela veut dire — chacun le sait déjà — qu'il y aura débat et l'on sent bien que l'*ego nominor Leo* sera souvent invoqué.

Or, la partie japonaise sera, avec ses annexes, sans doute la plus compliquée de cette liquidation. C'est toute la question de l'Extrême-Orient et du Pacifique Sud qu'elle pose en même temps. Plus que partout ailleurs, les occasions-débats se feront jour. Il y aura des exigences impératives qui soulèveront de vigoureuses protestations et qui ouvriront des plaies vives chez ceux qui n'auront pu y résister, bien que se croyant sûrs de leur droit.

Une déclaration radiodiffusée, faite le 9 août par M. Truman, nous ouvre des perspectives sur ce sujet et fournit un exemple — encore imprécis, d'ailleurs — de ce à quoi l'on peut s'attendre. Cette déclaration avait été annoncée par le Président, à l'aide de la T. S. F., alors que, rentrant de Potsdam, l'« Augusta » qui le portait venait à peine de quitter les eaux européennes. M. Truman faisait savoir qu'elle apporterait des indications sur ce qui aurait été fait à la Conférence des Trois. En vérité, ce qu'il fit, en prenant la parole, le 9, fut beaucoup plus un discours sur la politique extérieure des Etats-Unis et sur leur

ligne de conduite mondiale qu'une déclaration sur les travaux de Potsdam. Sur ce dernier point, il ne révéla à peu près rien qu'on ne sût déjà. En revanche, le Président a signifié que les U. S. A. entendaient conserver les bases militaires nécessaires à la protection de leurs intérêts, et à la paix mondiale, et acquérir celles qui ne sont pas, actuellement, entre leurs mains, cette « acquisition » se faisant par la conclusion d'accords avec les autres membres des Nations Unies. Ces « accords » ne font l'objet d'aucun doute dans l'esprit de M. Truman, ce qui signifie qu'ils seront obtenus, s'il le faut, par injonction. Le Président fait d'ailleurs sentir, vers la fin de son discours, la raison pour laquelle les U. S. A. sont sûrs que leurs désirs seront satisfaits lorsqu'il prononce ces paroles : « Nous pouvons nous dire que nous sortons de cette guerre la nation la plus puissante du monde, la nation la plus puissante, peut-être, de l'Histoire. »

Gare donc pour les îles et les côtes du Pacifique — et pour d'autres lieux, du reste, par le monde — qui pourront tenter comme bases militaires.

Pour nous, Français, il y a, dans ce règlement extrême-oriental qu'amène l'écroulement du Japon, un point capital. C'est la fin de l'occupation de notre Indochine. Mais nous n'ignorons pas que ce pays, dont nous avons fait l'une des plus belles contrées du Sud asiatique, a éveillé de chaudes convoitises. Nous avons vu, il y a quelques mois, qu'aux Etats-Unis on tournait les yeux avec beaucoup d'intérêt du côté de nos territoires indochinois. Leurs noms étaient souvent prononcés, comme incidemment, outre-Atlantique, chaque fois que l'on discutait de la question des « trustee-ships ». Certains journalistes écrivaient que l'attitude des autorités françaises avait été telle, lors de l'arrivée des Japonais et devant l'occupation, qu'il n'y avait pas à nous rendre ces territoires sans conditions. Enfin, au début du coup de force fait par l'occupant, en mars dernier, des correspondants américains ont

écrit que la résistance du pays ayant été nulle, il n'y avait pas de doute qu'on n'y désirât pas rester français. Les faits n'ont pas tardé à démentir cette absence de résistance. Au surplus, le vent paraît bien, maintenant, avoir quelque peu tourné en Amérique.

Il est à peu près certain qu'à Potsdam, la question indochinoise ayant été soulevée, et M. Staline suggérant, pour l'Union indochinoise, un régime qui l'écartait de la France, M. Winston Churchill prit vigoureusement notre défense — tant, sans doute, par esprit de justice que pour racheter son attitude dans l'affaire syro-libanaise. Il soutint que la seule solution était la réinstallation de la France dans tous ses droits. M. Truman finit par lui donner raison et M. Staline dut, à la longue, se ranger à l'avis du Premier britannique. La question était donc réglée. Pourtant, un correspondant de presse prétend savoir que l'un des points discutés entre MM. Molotov et Young, au cours de leurs conversations actuelles, serait le régime à appliquer à l'Indochine. Il est inutile de dire que la seule solution possible — la seule que le gouvernement français consente, d'ailleurs, à accepter — est la remise pure et simple de toute l'Union indochinoise entre nos mains. Dans ce coin d'Extrême-Orient, d'autre part, il y aura à régler le compte du Thaïland — du Siam, pour être plus compréhensible — qui fut le fidèle satellite du Japon. A cette occasion, nous aurons à récupérer les parties du Cambodge et du Laos, que ce pays nous a arrachées par chantage en 1939.

Il faudrait aussi parler des prétentions russes qui s'opposent aux revendications chinoises.

En vérité, la capitulation japonaise n'est une fin que pour le Japon. Les préoccupations des autres ne sont pas encore évanouies — sauf pour la France, dont la position n'est pas compliquée et laissée seulement sur son simple et strict droit naturel.

S. de GIVET.

LA DIANE DANS LA VALLÉE

par Pierre MAC ORLAN

SUR la plus haute branche de l'arbre de la chanson d'amour, un pinson alerte a sonné le réveil, puis, tout de suite, en modifiant ses trilles : au brigadier de semaine. Le brigadier Sans-Souci est âgé de vingt ans. Il dort dans une chambre du village : le casque plat des archers de Crécy repose sur une chaise : c'est un témoignage assez émouvant dont l'origine est plus ancienne que la première étape vers l'immortalité du régiment.

La rue principale s'anime aux accents de ce pinson de garde qui remplace provisoirement le trompette du poste de police. Ainsi les canonnières du 1^{er} régiment d'artillerie coloniale se mêlent dès l'aube aux paysages de la Brie ; car les trompettes réglementaires sont encore à l'école d'où sortira définitivement un pittoresque militaire étroitement lié aux nouveaux décors sociaux, aux nouvelles parades de la sentimentalité populaire.

Cependant, la jolie chanson, si séductrice de l'infanterie française dessinée par Watteau et par Parocelse, court encore comme une frise de grâce-adolescente sur les coteaux apaisés. Il y a un an une batterie d'artillerie allemande vaincue à cette même place roulait péniblement sur les pistes qui accédaient à la défaite absolue.

* * *

En fin de journée de l'été de l'année 1939, une petite voiture s'arrêta d'un coup de frein déchirant devant ma porte sur la route d'Archet au bourg de Saint-Cyr. Des officiers d'infanterie coloniale en descendirent. Ils étaient devant ma porte et furent bientôt chez moi en visite d'amitié. Sur la route de Montmirail, sac au dos, bercés par le piétinement des « brèles » de la « mitraille », les marsouins marchaient dans la chaleur ; et la grande odeur des cuirs s'associait à la poussière de cette belle route, qui retrouvait les images créées par l'infanterie classique de 1914-1918. Autour de nous le paysage s'offrait largement par la fenêtre ouverte : il était singulièrement immobile. Des bruits qui n'étaient que des fantômes de bruits peuplaient le silence. Ces jeunes hommes de la Coloniale venaient de toutes les routes de la poésie géographique foulées par les pieds de l'infanterie africaine et de l'infanterie d'Extrême-Orient. A cette heure, proche du crépuscule de la nuit, la vieille infanterie de marine déroulait pour nous son merveilleux film documentaire paré de lumière, pavoisé de souvenirs, sonorisé par toutes les jeunes voix éprouvées par la mélancolie des grands bleds. Au bout de la route, c'était la guerre, la guerre fantastique au bord des marais de la Genèse, protégés par la fanne extraordinaire des plésiosaures motorisés et des iguanodons à chenilles. Une semaine au moins avant cette soirée dramatique mais si amicale, villageois stupéfiés par la gravité des événements et le perfide mystère des frontières alarmées, nous avions guetté au sommet des crêtes l'image bouleversante des lances de la cavalerie apocalyptique. Toute la campagne offrait d'un même élan ses grands dragons motorisés, ses grands fantassins raisonnables et ses grands artilleurs dont quelques-uns conduisaient en sous-verge les chevaux fantômes de l'épopée des Français à taille élevée.

* * *

Aux coloniaux de 39 ont succédé ceux de 1945. Les « bigors », les canonnières du 1^{er} d'artillerie coloniale occupent le village et ses bameaux. Les 155 courts américains sont rangés devant la petite église médiévale, puisqu'elle date du XII^e siècle. Les 155 tendent leurs mustes de pachydermes las dans la direction de l'abside. Des hommes jeunes, la plupart sveltes et agiles que l'uniforme léger associe spontanément à toute l'imagerie sportive, observent attentivement la petite rivière où les brochets veillent dans un « dormant », tout au bord de la rive, sous l'eau immobile, miroir des vaches. La population prend contact avec les jeunes soldats d'Égypte, de Tripolitaine, de Tunisie, d'Italie, de Provence et d'Alsace. Cette présence d'une jeunesse rayonnante drapée d'un décor neuf sur des méditations qui concernent l'avenir.

Les soldats qui cantonnent chez moi et aux alentours gardent encore dans leurs yeux le spectacle émouvant des mises en batterie immédiates quand on demande aux tubes surchauffés un effort surprenant. Certains, en observant de très près la semelle de leurs chaussures, pourraient y retrouver la trace des sables de Bir Hacheim et de Takrouna, celle des terres sèches du Garigliano, celle des neiges de l'Alsace. Dans toute la région, depuis quelques semaines, la 1^{re} division française libre a pris ses cantonnements. Tous ces jeunes hommes sont des volontaires qui ont répondu à l'appel du général de Gaulle. Ils portent sur la manche gauche de leur chemise l'écusson bleu en losange, timbré de la croix de Lorraine rouge. Les officiers sortent de la « Coloniale ». Ces derniers savent bien des choses : ils ont payé comptant ce qu'ils ont appris. La piste rouge, tracée sur la carte du monde qui orne l'historique de la Première Division Française libre et qui de Bjervik à Strasbourg passe par Bangui, Assoua, Cub-Cub, Abou-Kemal, El Alamein, Tripoli, Naples, Toulon et Belfort, est singulièrement suggestive. Elle montre assez bien quelle est la formation sentimentale de ces jeunes soldats vêtus comme des bâtisseurs de villes neuves. Elle est, autant que j'ai pu en juger, parfaitement raisonnable. Elle n'est point d'humeur lasse comme celle des soldats de 1918 qui étaient de merveilleux soldats, mais profondément épuisés. En dehors de l'expérience des camps, qui est fameuse, la guerre de 1940-1945 leur enseigne l'histoire du monde, l'histoire des terres légendaires de la poésie exotique dans la nudité tragique de la lutte : celle des explosifs, de la faim, de la soif et de la vengeance imposés par certains faits.

* * *

Pour les hommes de mon âge, les parades ne se couvrent point, cependant, des brumes immémoriales de l'histoire. Ces spectacles ne sont point effacés par le temps. Leurs couleurs toujours fraîches, inséparables des souvenirs des puissantes fanfares réglementaires, jettent toujours leur éclat savant sur le fond mélancolique des anciens jours qui permettent à chacun de mesurer sa course, peu avant le poteau d'arrivée. C'était le 2 octobre 1914, un octobre chaud où la sueur ruisselait le long du cou, entre les épaules, dans le creux des reins meurtris par le sac et les cartouchières. Le 269^e de ligne abandonnait Izel-lès-Esquerchin sous le feu des 77 qui « débouchaient à zéro ». Afin d'éviter Bois-Bernard, dont toutes les maisons s'écroulaient, je contournai le village et, tout d'un coup, après avoir glissé sur l'herbe sèche d'un talus, je me trouvai en fin de chute assis à l'entrée d'une plaine immense et, ce qui est plus essentiel, devant un des derniers grands spectacles que le vieux monde guerrier pouvait offrir avant de disparaître. A dix mètres devant moi, se tenait, droit sur sa selle, un cavalier corpulent. Il était bardé d'acier. Ses deux poings gantés s'appuyaient sur ses cuisses culottées de drap garance. A quelques pas derrière lui son maréchal des logis trompette, aussi massif, la trompette d'argent en sautoir, contemplait ce fantassin assis entre eux et l'avenir de la cavalerie. Derrière le colonel et le trompette-major, un régiment de cuirassiers immobiles, escadron par escadron, attendait l'aigre sonnerie qui, depuis un millénaire, émouvait les « maîtres ». La plupart d'entre eux n'étaient protégés que par les matelassures de toile bise bordées d'un galon rouge ; quant aux autres, ils captaient les derniers rayons d'un soleil de tradition dans le miroir bosselé de leurs cuirasses déjà mordues par la rouille conquérante. Jusqu'à l'horizon bleuté, du bleu léger des fonds de batailles historiques, des hommes à cheval s'alignaient : dragons du colonel Héricourt et chasseurs d'Afrique coiffés du taconet. Il y avait là dix mille sabres qui demeurèrent immobiles ce jour-là, afin de fixer en cet octobre 1914 la fin d'une société militaire qu'on ne verrait plus jamais apparaître dans un tel éblouissement.

L'histoire est mieux une suite de spectacles qu'une suite d'idées, car les spectacles sont plus émouvants que les idées : ils participent à l'action « en prise directe ». Ils commentent parfois assez clairement le destin des peuples. Mais ces jeunes hommes, dont quelques-uns n'ont pas vingt ans, sont ici, déjà grisés par les beaux souvenirs qui composeront la mélancolique chanson de leurs dernières années. Le petit village qui leur tient lieu de garnison évoque une image de pérennité. Le passé, le présent et l'avenir se nouent assez gracieusement sous les frondaisons où roucoulent des colombes forestières. Le présent et l'avenir sont dans les mains de ces canonnières plus élégants qu'ils ne le savent eux-mêmes. Ce sont de grands garçons de bonne race, à peine modifiés par une indulgente discipline de cantonnement. Leur bonne volonté est ingénue et séduisante. Soldats d'un état militaire très neuf, ils tendent l'oreille à l'appel de clackson d'un robuste « Diamond » qui divise en tranches bien pesées leur journée professionnelle. Un matin, ils partiront pour la colonie. Comme leurs anciens, ils connaîtront l'appel du fleuve, le message des sables, la lumière des photophores, les coupes de lune : la très grande et très indestructible poésie du monde :

Ab, brigadier de pièce ou d'ordinaire, sachez que

A Moulmein, sur la Côte,
est une pagode en bois...

Et que l'aurore apparaît : « comme un coup de tonnerre venu de Chine à travers la baie... »

Écoutez la rumeur du nouveau jour qui se lève à travers toutes les baies de la terre. Ce n'est que bien plus tard, au couchant de votre propre vie, que vous reviendrez, pour vous émouvoir une dernière fois, sur la trace de vos pas. A cette heure, vous la trouverez mêlée à celle des anciens, comme dans la chanson de route que chantaient les chasseurs d'infanterie légère d'Afrique sur les pistes célèbres du pays sans eau.



LA VIE DIFFICILE DES MINEURS FRANÇAIS

Dans les préoccupations françaises du moment, le problème de la production du charbon tient, plus que jamais, la première place. C'est pourquoi « Le Monde Illustré » a jugé utile d'aller mener sur place, dans un centre minier-type, celui de Bruay-en-Artois, en l'occurrence, une enquête approfondie sur les conditions dans lesquelles travaillent actuellement les hommes qui, par leur fonction, sont à la base même de cette production : les mineurs. Voici les résultats de cette enquête, effectuée sans opinion préconçue et en toute impartialité.

A quelques kilomètres de Béthune, Bruay-en-Artois, cité minière par excellence, s'étale sur une importante superficie. Sur 35.000 habitants on y compte 16.000 mineurs. Il n'est donc pas exagéré de dire que les 4/5 de la population dépendent de la mine, ne vivent que par la mine.

Durant notre séjour à Bruay, nous sommes entrés dans l'intimité des mineurs, nous avons visité leurs foyers, nous nous sommes entretenus avec leurs épouses et leurs enfants, comme nous nous sommes entretenus sur le carreau des houillères avec les membres du syndicat, les ingénieurs, etc.

Quelles impressions rapportons-nous de ce voyage ?

Pour être clair il convient de sérier les questions. Commençons donc par le commencement :

Avant la guerre, la durée du travail hebdomadaire du mineur était de 5 jours à 7 h. 45. Actuellement, l'homme de la mine est à la tâche six jours de la semaine, à raison de 8 h. 15 par jour, soit au total 49 h. 30 par semaine. Pour ceux qui savent, ou tout au moins conçoivent, ce que l'extraction du charbon a de pénible, pour ceux qui comprennent aussi que de la production du charbon dépend, actuellement en France, notre vie de demain, il apparaît tout de suite normal que le mineur, à qui, présentement, et ainsi qu'en témoignent les chiffres que nous venons de donner, l'on demande un effort exceptionnel, soit approvisionné *en priorité*, tant en matériel qu'en ravitaillement. Pourtant, il est loin d'en être ainsi.

Parlons d'abord du matériel.

C'est à proprement parler un cercle vicieux. On ne peut avoir davantage de charbon faute de matériel, mais on ne peut fabriquer ce matériel faute de charbon.

Tout le pays sait que la constitution des stocks de houille pour l'hiver subit des retards considérables. A Bruay-en-Artois, par exemple, le retard est de l'ordre de deux mois. Est-ce à dire que les mineurs ne travaillent pas assez ? Non. Ce qui manque, ce sont d'abord les moyens. Les pelles, les pioches, les marteaux-piqueurs font défaut. Ils manquent en quantité telle qu'il n'est, actuellement, pas possible d'outiller la totalité des effectifs employés. C'est ainsi que nos mineurs rentrés de captivité passent leur temps à faire des travaux secondaires faute d'outils. Il en est de même pour les prisonniers allemands récupérés. Ceux-

MALGRE LE MANQUE DE MATERIEL ET DE RAVITAILLEMENT, LES MINEURS AIMENT ENCORE LEUR METIER.



DANS CHAQUE Puits, LES MINEURS ONT ELU UN DELEGUE (à gauche) POUR LES REPRESENTER. LE PERE ET LE FILS. LE FILS A VINGT ANS. IL TRAVAILLE A LA MINE DEPUIS SIX ANS DEJA.





VOICI LA FAMILLE DU MINEUR ADOLPHE CHAUSSIEZ. LE PERE A 30 ANS DE MINE. IL A SEPT ENFANTS. DE PLUS, IL A RECUEILLI TROIS ORPHELINS. TOUT LE MONDE VIT DANS QUATRE PIECES.



DANS CETTE PIECE DE 2 METRES SUR 3, CETTE FEMME FAIT LA CUISINE POUR 12 PERSONNES.



SONGEZ A CE QU'IL FAUT COMME RAVITAILLEMENT POUR NOURRIR CETTE FAMILLE !...

LES MINEURS (suite)

ci ne pouvant être convenablement équipés, on se contente de les descendre au fond de la mine, de les cloîtrer dans une galerie et de venir les rechercher à l'expiration du délai réglementaire, soit 8 h. 15 plus tard. Enfin, ajoutons encore qu'il est des fantaisies administratives qui ne vont pas sans freiner la production et décourager la bonne volonté du mineur. C'est ainsi qu'à Bruay-en-Artois, où chacun sait qu'on manque de pelles, il existe 600 de ces précieux outils auxquels nul n'a le droit de toucher. Pourquoi?... Tout simplement parce que ces six cents pelles furent réservées, la guerre durant, aux besoins éventuels de la Défense Passive. Or, tenez-vous bien, l'administration, aujourd'hui encore, continue de s'opposer formellement à ce qu'on les remette dans le circuit du travail!

Passons maintenant à l'examen d'un autre problème : le ravitaillement des mineurs. Dans sa journée, un mineur extrait actuellement quinze « berlines » de 1.550 kilogrammes, soit 6.500 kilos au total.

Mieux que n'importe quelle littérature, ce chiffre dit parfaitement l'ampleur de l'effort physique déployé. Mais qui dit effort physique dit également « alimentation suffisante ». Or, cette alimentation n'est pas suffisante. Si les rations accordées officiellement peuvent suffire à un célibataire, elles sont notoirement en dessous des besoins d'un homme qui a charge d'âme. — et l'on sait que les familles où l'on compte de quatre à sept enfants sont presque monnaie courante dans le département du Nord — d'un homme qui tout naturellement est obligé de partager.

A Paris, voire même à Béthune, c'est-à-dire presque au seuil des puits, l'on nous avait dit : « Les mineurs touchent 2 k. 500 de beurre par mois. Ils touchent 37 litres de vin... Ils touchent ceci, ils touchent cela... »

Ils touchent... façon de parler. Entre les promesses du ravitaillement et la réalité des distributions, la différence est sensible. A titre d'exemple, lisons ensemble ce qu'a réellement perçu, en un mois, un mineur de Bruay : pain, 17 kg.; viande, 2 kg. 725 (conserves militaires); sucre, 1 kg.; café, 0 kg. 325 (café national); matières grasses, 2 kg. 250, pâtes, 0 kg. 250; fromage, 0 kg. 200; confitures, 1 kg. 250.

Pour le vin, le mineur en a touché en tout et pour tout 40 litres depuis la Libération (plus 5 litres de genièvre), alors qu'on lui en avait promis 37 litres par mois.

Certes, bien des gens trouveront magnifiques les chiffres que nous venons de donner. Répétons une fois de plus qu'ils concernent des hommes maniant quelque 7.000 kilos de houille par jour; répétons aussi que, fatalement, le mineur est obligé de partager sa ration avec une nichée, généralement abondante en bécasses affamées. Au surplus, tout en se serrant la ceinture, les mineurs ne demandent pas l'impossible, mais le nécessaire pour « tenir le coup ». Contrairement à ce que l'on imagine, ce n'est pas du vin qu'ils demandent. Dans la chaleur des galeries, l'homme n'a que faire d'une boisson alcoolisée. Le seul liquide qui lui convienne est le café. Le mineur réclame donc du café, un supplément de café. Il réclame aussi de la viande fraîche parce qu'il a besoin de globules rouges. Il réclame enfin du lait parce que le lait est le seul remède contre cette maladie caractéristique de la mine qui s'appelle la sylicose. Avant la guerre, chaque mineur buvait en moyenne deux litres de lait par jour. Aujourd'hui, pas un centilitre. Et les vieux du fond vous disent :

« Cinq années de ce régime et plus aucun mineur professionnel ne sera apte à travailler sous terre. »

Cinq années, pensez-vous, c'est long, on a le temps de voir venir. Oui, mais ce régime dure déjà depuis plus de trois ans !

Dans de telles conditions, il arrive qu'on voit des mineurs vendre leur ration de vin, de genièvre ou de conserves de viande pour acheter du café, de la viande fraîche (au marché noir, bien entendu) et aussi du bon savon. Car il y a également un problème du savon. A la répartition le mineur touche en tout et pour tout cinq mauvaises savonnettes, c'est-à-dire à peu près de quoi se laver une semaine si ces savonnettes étaient de bonne qualité. Moralité : tous les mineurs ont actuellement des maladies de peau.

Mais il faut voir plus loin encore. Dans la vie quotidienne du mineur, une autre question tient, en ce moment, un des premiers rôles, la question vestimentaire. Il faut le voir pour le croire : nos mineurs sont actuellement en loques. Recevant, en tout et pour tout, un « bleu » par an, ils n'ont plus sur le dos que des vêtements cent fois rapiécés, déchirés, élimés, et aux pieds des galoches à semelles de bois à peu près inutilisables sur le fond des mines et qui ne peuvent en rien remplacer les espadrilles reconnues de tout temps nécessaires à la marche et au travail dans le dédale des galeries.

Reste maintenant à parler de deux autres points essentiels, le salaire et le logement.

A Bruay, un mineur moyen gagne environ 320 francs par jour, somme dont il faut évidemment déduire les divers impôts dont est redevable tout salarié. Si ce chiffre peut paraître assez coquet à première vue, il est en vérité très mince, compte tenu de la dureté du métier auquel il répond et des conditions de vie actuelles. Il y a lieu d'y ajouter natu-



CHAQUE MOIS, LE MINEUR TOUCHE CINQ FOIS LA VALEUR DE CE PETIT MORCEAU DE SAVON



CETTE LAMPE EST LE SYMBOLE DU MINEUR. ELLE NE RESTE ALLUMÉE QUE HUIT HEURES QUINZE.



DERRIÈRE LE CORON, DEUX CENTS MÈTRES DE TERRE RAPPORTÉE : C'EST LE JARDIN DU MINEUR.



RENTRE CHEZ LUI, CHAUSSIEZ A POSE SES VÊTEMENTS SUR UNE CHAISE. JUGEZ DE LEUR ÉTAT.



LES MINEURS (fin)

rellement les allocations familiales (12 fr. 50 par jour pour deux enfants). Mais que représente tout cela dans un département où le ravitaillement est dur lorsqu'il est officiel, et très cher lorsqu'il est illégal ?

Si le mineur tombe malade, il touche une indemnité de 60 fr. par jour, pour les deux premiers mois, 80 fr. par la suite. Pendant cette maladie, le rationnement supplémentaire tombe de lui-même. En outre, le mineur ne commence à percevoir son indemnité que quatre jours après la déclaration de sa maladie. Pourquoi quatre jours après ? Personne ne le sait.

Dernier problème à aborder enfin, celui du logement. A Bruay-en-Artois, il faudrait 1.200 maisons de plus pour que tous les ménages de mineurs aient un foyer à eux. Ces 1.200 maisons n'existant évidemment pas, il n'est pas rare de voir plusieurs familles vivre sous le même toit, dans des conditions d'aération et, par conséquent, d'hygiène tristement déplorables.

Certes, le loyer n'est pas cher : 100 francs par mois. Mais on reste confondu de honte devant l'aspect sinistre de ces cités dites ouvrières ou des maisons peu spacieuses, à priori malsaines, s'entassent les unes sur les autres dans des rues sans joie.

C'est là que mangent, dorment et parfois rient les hommes remontant des puits. C'est là aussi qu'on trouve les anciens, les retraités, ceux à qui pour vivre l'on accorde généreusement, après 40 années de travail, 2.000 francs par mois. Ceux-là contemplant inlassablement le décor gris qui aura servi de toile de fond à leur existence. A longueur de journée ils pensent à ceux qui leur succèdent dans les entrailles du sol, à leurs propres fils...

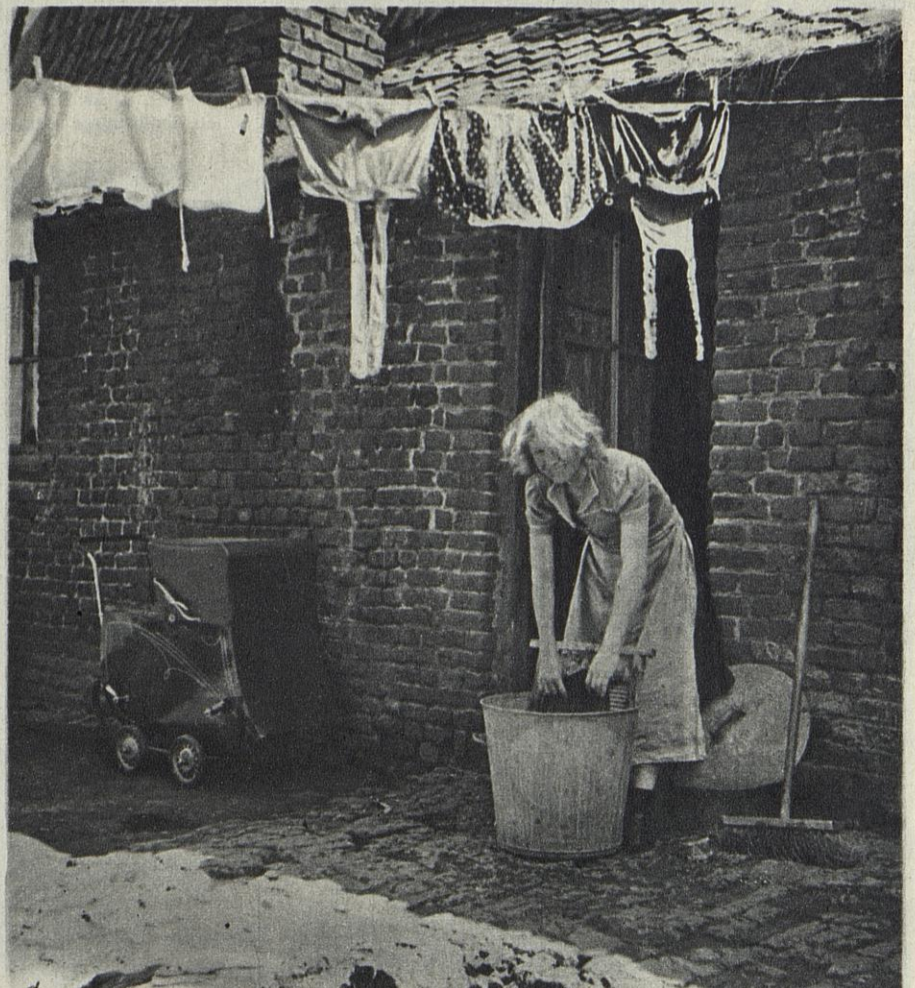
Telles sont les choses que nous avons vues et que nous avons voulu rapporter ici honnêtement. Nous comprenons mieux maintenant pourquoi le rendement de la production minière n'est pas celui que nous attendons. La faute n'en incombe pas aux hommes du fond comme on le dit trop souvent. Ces hommes savent ce qu'ils représentent. Ils savent ce que le pays attend d'eux. Avec leur ventre creux, leurs pieds nus, leurs loques, leur sylicose, ils donnent à leur rude tâche le meilleur d'eux-mêmes. Malgré le manque d'outils, malgré le manque de café, ils sont arrivés, à Bruay, au chiffre d'extraction de 1939 et cette victoire de leur énergie, nous dirons même de leur patriotisme, mérite bien qu'on les salue chapeau bas. Mais tout reste à faire. Pour aujourd'hui d'abord parce que l'hiver menace. Pour demain aussi. Parce que si demain la France ne comprend pas qu'il est temps d'avoir à l'égard de ces humbles une politique sociale digne de ce nom, de leur donner réellement de quoi vivre, de préparer leur bien-être intime, leurs joies, de préserver leur santé (une cité de 35.000 âmes comme Bruay n'a pas même un centre de dépistage de la maladie, pas même un hôpital, pas même une maternité), de leur assurer enfin une vieillesse honorable et exempte de soucis, il ne faut pas se dissimuler qu'avant peu les jeunes du Nord que la guerre a éveillés, auxquels elle a montré malgré eux des horizons nouveaux, se refuseront tout simplement à suivre ce qui fut la carrière épuisante de leurs pères.



MALGRE LA FATIGUE DE LEUR DUR METIER. CES DEUX «TRIEUSES» ET CE JEUNE MINEUR SOURIENT A LEUR RETOUR DU TRAVAIL.



SEULS LES ENFANTS ONT DROIT AU LAIT. MAIS LE MINEUR EN AURAIT BIEN BESOIN, LUI AUSSI.



JOUR DE LESSIVE. LE SAVON EST MAUVAIS. ET POUR LES FEMMES, C'EST UN RUDE ECUEIL...

QUAND L'AFRIQUE REND HOMMAGE A SES HÉROS

Au temps de la splendeur de l'Empire romain, gardien de la civilisation aux portes du désert, dans le cadre grandiose du praetorium de Lambèse, les Légats recevaient, à leur retour des campagnes lointaines, les Légionnaires au teint hâlé, couronnés des lauriers de la Victoire.

C'est dans ce même cadre que la France d'Empire, dans un élan de reconnaissance, voulut rendre les honneurs du triomphe, ces jours derniers, à l'une des plus belles divisions de l'Armée d'Afrique, la 3^e division d'infanterie algérienne.

En un vivant témoignage de l'union des forces impériales, les artisans de la Victoire avaient été rassemblés : Algériens et Tunisiens, Marocains aux brunes djellabas, Sénégalais, légionnaires au képi blanc, aviateurs, marins, F.F.I. et soldats de la métropole, venus de tous les horizons et confondus dans un même culte du drapeau, une même foi en la grandeur de la patrie.

Devant les étendards et les drapeaux de l'Armée d'Afrique, groupés dans l'enceinte sacrée où Rome déposait jadis l'aigle et les enseignes de ses légions, la division de Constantine eut la fierté d'accueillir l'emblème du 7^e régiment de tirailleurs, synthèse de la gloire de la 3^e D.I.A.

✱

Dans les sombres journées de l'hiver 1942-1943, la division de marche de Constantine, jetée dans la bataille sous les ordres du général Welvert, avait farouchement défendu les seuils historiques de la Numidie, au Faïd, à Sbeitla, à Thélepte.

Pauvrement équipée, étirée sur des fronts étendus, la division opposa les poitrines de ses tirailleurs aux « Panzer » de Rommel. Pendant quinze journées tragiques, dans les tourmentes de neige, le général Welvert se battit avec acharnement et in-



Dans le cadre grandiose du praetorium de Lambèse où l'Empire romain recevait ses légionnaires couronnés des lauriers de la victoire, les honneurs du triomphe sont rendus à la 3^e division d'infanterie algérienne.

suffla son ardeur et sa foi aux unités sous ses ordres ; menaçant les voies de communication de l'adversaire par les raids audacieux et contre-attaquant sans répit, il permit l'entrée en ligne des brigades blindées américaines et britanniques appelées à la rescousse ; l'« Afrika Korps » était tenu en échec, l'Algérie était sauvée.

Au printemps, l'offensive générale se déclençait, la Tunisie était libérée, la préparation à la bataille d'Europe commençait.

La division de marche de Constantine devint alors la 3^e D.I.A. sous le commandement du général de Montsabert, vétéran de l'Armée d'Afrique, dont la silhouette trapue, aux cheveux d'argent, est entrée dans la légende. A la division appartirent les 3^e et 7^e régiments de tirailleurs au lourd passé de gloire et dont les drapeaux ont paru sur tous les

champs de bataille du globe où l'Armée française a combattu ; le 4^e régiment de tirailleurs tunisiens à la fourragère rouge, ardent et manœuvrier ; le 3^e régiment de spahis algériens, toujours à l'avant-garde ; le 67^e régiment d'artillerie d'Afrique, si étroitement uni à ses fantassins ; le 83^e bataillon du génie, dont les équipes de déminage marchant en tête des chars ont payé un lourd tribut à la victoire en Italie et en France ; les héroïques brancardiers du 3^e bataillon médical, les humbles conducteurs de la 83^e compagnie du 25^e train roulant de jour et de nuit au volant de lourds camions.

Et ce fut la splendide épopée à l'avant-garde du corps expéditionnaire, puis de la 1^{re} armée : le sanglant assaut de Monna Casale et du Belvédère qui, d'entrée de jeu, força l'admiration des alliés, la ligne « Hitler » percée le 12 mai 1944 à Castelforte, la prise de Rome, l'entrée à Sienne.

Ce fut la bataille de France, la libération de Marseille et de Toulon, la dure bataille des Vosges où la 3^e D.I.A., sous les ordres du général Guillaume, força les cols d'Alsace ; Colmar, Strasbourg délivrés, le Rhin franchi, Stuttgart occupé, l'Allemagne à genoux.

✱

Après s'être reflétés dans les eaux du Rhin, du Rhin désormais français, les drapeaux de la 3^e D.I.A. revinrent flotter dans le ciel africain et, comme pour s'unir à leur gloire, les feux du soleil couchant firent vibrer l'impressionnant appareil militaire, ranimant l'Arc de Triomphe que les rudes mains des légionnaires ont assemblé et que le temps a orné d'une patine d'or.

Dans cette apothéose de lumière, la Victoire, matérialisée par la reproduction d'un des plus authentiques chefs-d'œuvre de l'art antique, fut symboliquement remise à ceux qui l'avaient portée en espérance sur leur insigne avant de la gagner.

Alors la « voie principale » de l'ancien camp vit le défilé de milliers d'hommes. Comme elle avait reçu sur ses larges dalles le piétinement des cohortes romaines, elle accueillit l'élan des tirailleurs scandé par la grêle harmonie des reitas, le pas lent et mesuré des légionnaires et aussi les chenilles souples des blindés.

La garde était relevée, l'Armée d'Afrique prenant à son compte la mission historique des Légions romaines pour le maintien de la paix, de cette paix française, magnifiquement définie par le général Duval, commandant la division territoriale : « La paix que nous voulons n'est pas une paix de contrainte, dans le silence des tombeaux placés sous le signe de la mort et de la force brutale... La paix française doit être dans les âmes et se lire dans les regards clairs et confiants de ceux qui vivent à son ombre. »

« La paix française est la paix du travail, joyeuse et féconde, accompagnée du bruissement des moissons dorées, des chants des artisans, et des ouvriers, faite de l'ardeur saine d'une population unie dans le dévouement à la Mère Patrie. »



Pendant l'émouvante cérémonie d'accueil de l'emblème du 7^e régiment de tirailleurs, les glorieux drapeaux de l'Armée d'Afrique ont été groupés dans l'enceinte sacrée où Rome déposait jadis les enseignes de ses légions.

LA FRANCE ET L'ANGLETERRE DEVANT L'ALLEMAGNE

par Edmond VERMEIL, professeur à la Sorbonne

On admirera toujours ce naturel et profond instinct de conservation en vertu duquel, malgré tant de rivalités historiques et de divergences irréductibles, la France et l'Angleterre se sont, dès 1904, engagées dans les voies de cette Entente Cordiale qui, par deux fois, en 1914 et en 1939, s'est transformée en alliance devant la menace allemande.

Placez, en effet, les deux nations occidentales en face l'une de l'autre, dans un espace vide d'où tout adversaire commun serait absent, et vous éprouverez quelque peine à comprendre les raisons d'un accord qui semble, toutefois, inévitable. Mais opposez-les ensemble à l'Allemagne, et vous verrez aussitôt quel héritage, quel trésor elles ont à défendre par rapport au voisin de l'Est.

I — C'est là tout le problème de l'Europe occidentale. De l'avoir mal posé, la France et l'Angleterre ont failli périr, au cours de cette guerre de Trente ans qui s'achève si tragiquement pour le Troisième Reich. Par un curieux paradoxe, des Allemands de haute lignée intellectuelle, dont la race semble avoir disparu, l'avaient entrevu avec clarté et défini avec précision avant 1914. Ils affirmaient que la civilisation issue de Luther ne valait pas, à maints égards, celle d'Occident, où Calvin avait, soit vu le jour, soit doctrinalement triomphé. Ils montraient surtout que si, à l'ouest, on avait su maintenir la tradition internationale, l'Allemagne s'était, dès le romantisme, conçue sous les espèces d'une Communauté à la fois religieuse et politique, supérieure aux autres races ou peuples, destinée à s'isoler de l'univers civilisé pour le combattre, suivant la méthode que lui inspirait un fatal mélange de mysticité et de brutalité.

Antithèse singulière dont on peut suivre le développement depuis la Réforme. Une fois reconstruite, cette évolution historique éclaire d'une lumière nouvelle le sens et la portée des relations franco-anglaises. L'historien distinguera, dans ce laps de temps, quatre périodes. La première, celle des luttes confessionnelles, comprend les xvi^e et xvii^e siècles. La seconde, qui débute par la Révolution anglaise, passe par la Révolution française et s'achève sur le Congrès de Vienne, est de caractère politique. La troisième, placée sous le signe des réalités économiques et sociales, correspond aux révolutions industrielles d'Europe et se termine par l'offensive allemande de 1914. Au cours de la quatrième, qui se confond avec les deux guerres mondiales et s'oriente vers les problèmes internationaux, s'est préparée et consommée la rupture entre l'organisme de Genève et le Troisième Reich.

II. La réforme hitlérienne a été à la fois un fait spirituel et un fait politique. Elle a unifié les Allemands en leur assignant, comme lieu d'appartenance communautaire, une Eglise dite « invisible », à laquelle ils se trouvaient liés par une même pratique de la foi chrétienne, en leur prêchant la liberté intérieure la plus totale et la soumission extérieure la plus absolue à l'autorité civile et ecclésiastique. C'est là son aspect politique. Elle a subordonné l'Eglise à l'Etat dans les territoires qui venaient, au xv^e siècle, de triompher sur l'Empire et ainsi créé la « République des Princes », vaste cadre social dans lequel se sont inscrites les populations allemandes, désormais privées, par suite d'une irrémédiable décadence bourgeoise, de toute vertu démocratique, et que les Traités de Westphalie ont consacré, après la Contre-Réforme, dans les territoires des deux confessions.

Combien différents, à l'ouest, les résultats du calvinisme ! Tandis que le luthérien cherche une sorte de refuge chrétien au sein d'un monde qu'il juge radicalement mauvais et dont il confie les destinées à l'autorité officielle, le calviniste se déclare élu et justifié dans la mesure où il se sent prédestiné à lutter « pour l'honneur de Dieu », à améliorer la société toujours imparfaite des hommes, en lui imposant la loi chrétienne. Sans doute la Réforme de Calvin, née en France, s'y est-elle heurtée à l'opposition d'une Royauté qui a préféré l'unité nationale, fondée sur l'Eglise et la Monarchie, aux nouveautés stimulantes du protestantisme. Mais elle a porté tous ses fruits en terres anglo-saxonnes, y développant une notion toute moderne de l'activité chrétienne, y faisant naître, avec l'indépendance religieuse et la liberté des Eglises devant l'Etat, toutes les entreprises hardies que commandait à un peuple insulaire la grande aventure océanique inscrite dans son destin.

Cette suggestive dualité de tendances allait dès lors se préciser dans tous les domaines.

Sur le plan moral et social, face au luthéranisme épris de vertus patriarcales et de rigoureuse obéissance, c'est, en Angleterre, le déploiement de l'initiative personnelle dans le cadre d'un civisme respectueux de la loi commune et, dans la France de ces deux siècles, l'épanouissement de fortes personnalités qui créent une des cultures les plus parfaites que l'Europe ait connues.

Du côté politique, les timidités et les restrictions luthériennes, surtout une liaison par trop étroite entre le pouvoir civil et le pouvoir religieux dans ces multiples « Etats de Police » qui consacrent le morcellement de l'Allemagne, forment un frappant contraste avec la souveraineté naissante du peuple anglais et, en France, avec les réussites partielles d'une monarchie qui avait su jadis s'allier à la bourgeoisie des villes ou qui, à la veille de commettre des excès, voyait déjà monter vers elle la vague révolutionnaire.

Dans le domaine économique, si le luthéranisme se contente de concevoir le travail comme conséquence et remède du péché, demeurant en principe hostile au capitalisme, on assiste, en pays anglo-saxons et dans la France de Colbert, à la naissance de cet esprit industriel et commercial dont la doctrine calviniste, ne séparant pas l'activité économique de l'œuvre à accomplir « pour l'honneur de Dieu », favorisait partout l'expansion.

Enfin et surtout, si le luthéranisme affirmait de plus en plus son caractère de religiosité purement nationale et allemande, le calvinisme s'alliait avec la Renaissance humaniste pour préparer la vie aux grandes institutions internationales. La politique fameuse entre Luther et Erasme tire de là toute sa signification.

III. Trois dates, vers la fin du xvii^e siècle, servent de jalons pour l'avenir. En 1685, apparition du piétisme en Allemagne. En 1685 encore, Louis XIV révoque l'Edit de Nantes. En 1688, c'est la Révolution anglaise. Trois destinées nationales se dessinent ici avec une saisissante précision.

Le piétisme a rafraîchi et renouvelé la piété chrétienne en terres luthériennes et catholiques, y rallumant cette ferveur allemande que les dévastations de la guerre de Trente ans et le dessèchement de l'orthodoxie dans les Eglises territoriales semblaient avoir abattue. Sans doute a-t-il été tempéré par l'influence de la philosophie des lumières, venue d'Occident. Mais, s'il s'est progressivement sécularisé, s'il est devenu un des ingrédients les plus authentiques du cosmopolitisme classique, il devait se transformer, pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire, en nationalisme ardent. D'autre part, c'est l'ascension de la Prusse sous le Grand Electeur et Frédéric II, c'est son relèvement après Iéna, la part qu'elle prend à la victoire sur Napoléon. Vous avez alors, vers 1815, l'union virtuelle entre Prusse et Reich, entre le génie politico-militaire du grand Etat parmi les Etats et l'ensemble de la culture allemande, déjà travaillée par le ferment pangermaniste.

Processus de grave portée pour l'Europe, en face duquel se profilent justement les deux Révolutions occidentales. Celle d'Angleterre a développé, au cours de cette période, ses conséquences essentielles : indépendantisme religieux, relations de mutuel respect entre l'Etat et les Eglises, consolidation des libertés politiques de l'Angleterre parlementaire, face aux Monarchies absolues du continent. Révolution commandée par l'Océan, placée sous le signe de la Bible, origine d'une démocratie qui, tolérant la monarchie, soumet la nation entière à la Loi de Dieu et à la Loi commune.

L'élan révolutionnaire a pris, en France, des formes toutes différentes. En retard de cent ans sur celle d'Angleterre, mais soumise à son influence, la transformation politique va ici s'accomplir, la Réforme ayant subi un échec quasi mortel, sur le plan de la Libre pensée rationaliste et de la République parlementaire. Elle créa une démocratie plus sociale que sa voisine, plus menacée aussi par d'irréductibles adversaires, nation de paysans laborieux, d'ouvriers dressés contre l'exploiteur, de rentiers qui continuent à œuvrer, de talents individuels auxquels s'ouvrent des possibilités illimitées d'ascension, pays où la séparation des Eglises et de l'Etat devait un jour couronner les travaux de la Troisième République.

Si différentes qu'elles fussent, l'une enfermée dans le cadre de son civisme, l'autre oscillant entre la réaction et les exigences de la gauche, les deux démocraties d'Occident restaient liées par le goût et la pratique des libertés morales et politiques. Elles s'opposaient à cette Allemagne qui, à partir de 1815, allait être unifiée par la Prusse et vouée aux rêves ambitieux d'un nouvel impérialisme.

IV. Au cours du siècle qui s'inscrit entre 1815 et 1914, cette opposition prend un caractère plus saisissant encore.

La Révolution industrielle d'Angleterre est la première en date, puisque ses origines remontent à George III. Celle de France se produira plus tard, en particulier sous le Second Empire. L'industrialisme anglais donne naissance aux grandes organisations collectives : Trade-Unions, Coopératives, Service Civil. En France, la question sociale prend une acuité plus prononcée, selon les tendances profondes de sa démocratie.

Or, que sont ces deux Révolutions industrielles par rapport à celle d'Allemagne ? Cette dernière a coïncidé avec l'unification économique, politique et militaire des pays allemands. Pour la première fois dans leur histoire, les Allemands vont soudain disposer des moyens de puissance que leur prodigue un formidable appareil d'industrie. Ces moyens, réunis en moins d'un siècle, ils les mettent au service de leurs armements. De ces succès si rapides résultera une immense et irrésistible ivresse collective, dans laquelle les exploits d'ordre matériel se mêleront à la mystique de la Communauté raciale.

Il y a plus. Si les Révolutions industrielles d'Occident se maintiennent dans les limites d'une modération relative, c'est que la France et l'Angleterre demeurent fidèles aux traditions chrétiennes comme au libéralisme du xviii^e siècle. Pas de brusque rupture dans l'évolution de leur culture nationale. Au contraire, l'Allemagne se lance sans transition dans un matérialisme scientifique et technique de vaste envergure, tourne le dos à l'humanisme de ses classiques et de l'Occident, lutte consciemment, au nom d'une conception purement biologique et agonistique de la vie, au nom du racisme, contre l'esprit international.

V. Voilà le drame qui a provoqué la première guerre mondiale. La France et l'Angleterre devaient, en toute logique, se trouver unies devant l'ennemi commun, sûres d'avoir un jour l'appui des Etats-Unis. Dans la victoire de 1918 et la création de la Société des Peuples, tout paraît clair, décisif, conforme à ce que les Allemands appellent volontiers, mais sans le concevoir avec justesse, « le rythme de l'Univers ».

Faut-il insister sur la tragédie, plus ample et plus terrifiante, de la période située entre les deux guerres ? D'une part, la faiblesse des vainqueurs, que mille difficultés divisent et éloignent les uns des autres, l'effondrement progressif de la Société des Nations qui, en 1922 et 1926, laisse s'installer dans son sein l'Italie fasciste et une nation qui allait incarner les formes extrêmes de la dictature autarcique. D'autre part, l'Allemagne du III^e Reich, anéantissant à la fois la République de Weimar et l'organisme de Genève, pour se contracter convulsivement sur elle-même et devenir grâce à la mobilisation totale de ses énergies industrielles et militaires, encouragées par l'absurde généralité d'Alliés ignorants du péril ou hantés par la peur du communisme, ce bolide dont la liberté de mouvement, criminellement reconquise en 1935 et 1936, devait en peu d'années bouleverser l'Europe de fond en comble.

Dire qu'en face de l'Allemagne, maintenant vaincue, mais toujours éprise de son rêve de grandeur, la France et l'Angleterre, appuyées cette fois sur les Etats-Unis et sur la Russie, se doivent de défendre l'héritage commun : celui de l'humanisme occidental ; se doivent de le restaurer en lui rendant vigueur et vitalité, d'amener à l'unité de principes, d'attitude et d'action, les éléments qui constituent le meilleur de sa tradition : l'esprit de l'Antiquité, le christianisme sous ses diverses formes, le libéralisme et le socialisme, ce n'est pas seulement dégager des prémisses historiques ici analysées la seule conclusion qu'elles comportent, c'est préjuger encore de la grande réalité de demain, d'une alliance durable entre France et Grande-Bretagne, par les lumières du simple bon sens.



DANS LE PORT DE BOULOGNE RAVAGE, LE CHEF DU GOUVERNEMENT PROVISOIRE S'ENTRETIENT, EN PRESENCE DES AUTORITES LOCALES, AVEC DES MARINS PECHEURS VENUS LE SALUER.

LE VOYAGE DU GÉNÉRAL DE GAULLE DANS LE NORD



A DUNKERQUE, VILLE HEROIQUE, VILLE MARTYRE, LE GENERAL DE GAULLE, QU'ON VOIT AU PREMIER PLAN, S'ADRESSE A LA FOULE ASSEMBLEE AU PIED DE LA CELEBRE STATUE DE JEAN BART.

RASSEMBLEMENT FRANÇAIS

par Camille BÉGUÉ, de l'O.C.M.

Fondée en 1940, l'Organisation Civile et Militaire (O.C.M.), comme son nom l'indique, déploya son activité à la fois sur le plan de la résistance civile et de la résistance armée. Sur le plan civil, elle entama des études qui furent publiées dans les « Cahiers clandestins » et qui viennent d'être réunies sous la signature de M. Maxime Blocq-Mascart, président actuel, dans les « Chroniques de la Résistance ». En même temps, elle assurait l'hébergement des Français traqués, des parachutistes ou envoyés alliés, la distribution de fausses cartes d'identité, de tracts antiallemands. Sur le plan militaire, ses réseaux de renseignements, ses groupes de sabotage, ses formations qui entrèrent dans les F.F.I. jouèrent un rôle capital pour la libération du pays. Après la victoire, l'O.C.M., qui était un des plus puissants mouvements de zone nord, prit une part active à la vie de la nation. Elle s'engagea peu à peu dans la voie d'une politique constructive et se trouve aujourd'hui un des promoteurs de l'Union Démocratique et Socialiste de la Résistance. Nous avons demandé à M. Bégué, qui occupe un poste important dans le mouvement O.C.M., de nous dire à quoi répondait ce regroupement des forces. Tel est le but de l'article qu'il a donné au « Monde Illustré ».

TOUTES les fois que se creuse un divorce entre la structure sociale d'un peuple et ses aspirations ou ses besoins, une révolution est prête à surgir.

Les temps aujourd'hui sont révolutionnaires parce que ni les institutions ne correspondent plus au fait économique, ni les normes sociales aux aspirations légitimes du peuple français.

Donc, la Révolution sera : mieux, elle est.

Elle pose un problème de méthode, et un problème d'inspiration.

Une révolution peut s'accomplir sinon dans l'ordre, qu'il s'agit de créer et non plus de maintenir, du moins dans la paix civile. Elle peut aussi naître de l'agitation sanglante et des douleurs collectives.

Nul ne préférerait, je suppose, l'émeute à la transformation pacifique. Nous ne saurions sans péril courir les risques d'un épuisement supplémentaire, quand on nous méprise à San Francisco, quand on nous chasse de Syrie, quand on nous menace dans nos possessions, quand on nous ferme la porte des conférences, où vont se discuter les réparations, quand nos ponts sont démolis, nos routes trouées, nos industries en chômage et notre agriculture en détresse, quand nos prisonniers et déportés rentrent à peine, exsangues.

Et pourtant, si la transformation pacifique tardait, l'explosion civile tenterait d'y suppléer, clouant pour jamais notre France à ses ruines. A défaut des consuls, les citoyens doivent veiller pour que pareil dommage n'atteigne pas la République.

C'est pourquoi tous ceux qui sont animés d'une volonté lucide tendue vers un ordre humain et français cherchent à se rassembler afin que la Révolution se fasse dans la paix.

Unis, ils imposeront leurs méthodes ; ils imposeront aussi leur foi, qui est une foi nationale, conforme aux traditions pétrées de nos instincts. On le remarquera : les révolutions qui réussirent furent toujours celles qui surent obéir aux poussées fondamentales de leur pays. 1789 demeure la grande date de l'histoire française parce qu'alors s'incarna le vieux mythe français de la liberté. Si la Révolution russe a porté ce peuple au degré de puissance qui vient d'écraser la Wehrmacht, c'est qu'elle correspondait aux forces qui déterminent l'âme slave et aux besoins dont elle exigeait confusément la satisfaction.

Il importe que nous, Français, nous méditations sur les exemples de notre propre passé, sur les exemples que l'étranger nous offre aussi, pour en dégager la voie particulière où nous engager.

Elle ne peut être que celle d'un humanisme qui remonte au début de la chrétienté, s'épanouit au XVI^e siècle et ne cesse de sourdre à travers les jaillements contradictoires du XVII^e jusqu'aux philosophes, jusqu'aux doctrinaires de 48 et jusqu'à Jaurès.

Elle pose en droit inaliénable la primauté de l'homme sur la machine, sur l'argent et sur toute

contingence matérielle. Elle professe le respect de l'être humain, de son âme comme de son corps. Le groupe, quelles qu'en soient la structure et la dénomination, n'est pour l'individu qu'un support, et non pas un moyen de l'étouffer.

En fait, notre révolution consiste à soumettre à l'homme les immenses puissances qu'ont dégagées les découvertes modernes, de les enchaîner à son profit pour qu'elles le libèrent au lieu de l'opprimer. Elle lui fait confiance pour découvrir lui-même le secret de sa joie et de sa dignité. Elle veut décrocher des frontons de nos édifices publics les mots d'égalité, de liberté, de fraternité, pour les traduire en actes, en imprégner les institutions. Si l'on veut bien y regarder, cet idéal suscita la majorité des résistants. Contre le fascisme, ils voulaient construire une démocratie assez bien ordonnée pour durer, assez généreuse pour s'imposer, assez vivante pour servir de guide au désarroi de l'Univers.

Les nécessités et les hasards de l'action clandestine ont créé un nombre considérable de mouvements. Une tentative d'unité avait déjà abouti aux M.U.R. (Mouvements Unis de la Résistance) dont l'actuel M.L.N. est l'héritier. Le Conseil National de la Résistance avait, lui aussi, groupé sous son égide tous ceux qui combattaient l'Allemand et les, avait soumis à une certaine discipline d'action.

Mais sur le plan politique, les divergences ne tardaient pas à se manifester. Un reclassement des hommes et des groupes s'avérait nécessaire.

Des militants de l'O.C.M. et de Libération-Nord estimèrent que pour réaliser l'idéal que je viens de définir en bref, pour restaurer la France en sa véritable et possible force, il fallait que s'unissent organiquement toutes les tendances qui se réclamaient d'une même pensée quant à l'essentiel de la politique française, et qui appelaient de leurs vœux une révolution socialiste conforme à notre génie. De leurs efforts sortit l'Union travailliste. Mais ses racines n'étaient pas assez profondes ; ses conséquences et ses buts n'avaient pas été assez nettement définis. Elle ne parvenait pas à former un ensemble sans failles et à couvrir l'ensemble du pays.

Les pourparlers furent donc repris. A l'heure où j'écris, la majorité du M.L.N., l'unanimité du Comité directeur de l'O.C.M. se sont prononcées pour une fédération qui les unirait à Libération-Nord. Dans le *Populaire* du 14 juin 1945, on lisait le communiqué que voici :

« Le Comité directeur du Parti Socialiste s'est réuni hier. Il suit avec sympathie les efforts du M.L.N., de l'O.C.M. et de Libération-Nord en vue de la constitution d'une Union Démocratique de la Résistance.

« Il accepte, sitôt cette organisation définitivement constituée, d'engager avec elle des négociations en vue de l'établissement d'une action commune ».

Libération-Nord s'est prononcée à son tour et

le *Parisien libéré* du 26 juin publiait une déclaration dont le texte se suffit à lui-même :

« Déclaration de l'Union Démocratique et Socialiste de la Résistance »

« Les Comités directeurs du Mouvement de Libération Nationale (M.L.N.), de Libération-Nord, de l'Organisation Civile et Militaire (O.C.M.) et de Libérer-Fédérer ont, tour à tour, voté le rattachement de leur organisation à l'Union Démocratique et Socialiste de la Résistance.

« Les représentants de ces mouvements déclarent fondée cette union, constituée sous la forme d'une fédération.

« La signification politique de cette initiative et son importance ont déjà été précisées, d'un côté par les déclarations des quatre comités directeurs et, de plus, par les décisions du parti socialiste et de la Jeune République annonçant qu'ils sont prêts à négocier un pacte d'unité d'action avec la nouvelle union.

« A la veille de cet événement capital pour la vie du pays que représenteront les élections pour une Assemblée constituante, la création de l'U.D.S.R., résolue à maintenir le C.N.R., la cohésion des forces de la Résistance, marquera une clarification décisive de la politique française. »

En sorte qu'est maintenant constituée, en accord avec le parti socialiste et la « Jeune République », une fédération qui, selon le vœu du Comité directeur de l'O.C.M., pourra conclure des ententes avec tous les partis soucieux d'instaurer en France une république démocratique, capable de réaliser cette révolution pacifique nécessaire dans notre structure économique et sociale. Car la Fédération n'est pas une arme de guerre, un bloc menaçant d'autres blocs. Elle entend devenir un pôle d'attraction.

Elle prétend surtout déterminer l'éclosion d'une majorité gouvernementale stable, homogène, pour mener à terme les grands desseins et les vastes pensées dont sortira un pays en ordre et en prospérité, fidèle à lui-même, qui ne reniera rien de son passé en se tournant vers l'avenir, un pays où chaque homme pourra respirer à son aise.

Certes, la Fédération n'englobe pas tout le monde. Mais nous ne saurions prôner l'union pour l'Union. Ce serait sacrifier à une mystique sans autre valeur que les autres mystiques, et que la confusion de Babel frapperait d'impuissance.

Elle n'est pas non plus hermétiquement fermée. Nous avons choisi d'entreprendre une révolution socialiste, où tous les moyens de production et d'échange serviront le peuple au lieu de profiter à quelques-uns, où la dignité de l'homme sera exaltée par le plein épanouissement de toutes les virtualités personnelles.

Tous ceux qui sentent en eux la même volonté d'action concrète et française, la même foi dans la victoire de notre humanisme traditionnel, trouveront, j'en suis certain, au sein de la Fédération, la place que leur concours méritera.



LE VISAGE TYPE D'UNE PETITE VILLE NORMANDE, CAGNY, ENTRE LISIEUX ET CAEN



DANS LE MEME CAGNY, CE CHRIST DEMEURE TEL UN SYMBOLE DE LA SOUFFRANCE DES HOMMES

LISIEUX, SAINT-LO, CAGNY...

ou le mal des ruines dans la Normandie mutilée

VILLES en ruines. Bourgs et villages en ruines, à Tilly-sur-Seulles, à Villers-Bocage, à Vire, à Sourdeville, à Saint-Lô, à Coutances.

A Aulnay-sur-Odon, le silence de la mort permet de définir qu'il n'y a ni âme, ni oiseau. Ce bourg de seize cents familles, sans un morceau de maison, est, désormais, plat comme la main. Ce n'est plus qu'un « lieudit ».

On ne saurait mieux exprimer l'étendue territoriale de cette détresse humaine qu'en rappelant qu'il y eut, naguère, dans cette grasse Normandie 2.322.406 habitants, heureux de vivre, répartis en 3.483 communes et 758.195 maisons.

75.700 immeubles détruits et 130.414 sont atteints dans 2.254 communes sinistrées. Soit 46 %.

Si les chiffres ne parlent pas encore avec assez de force, il n'y a qu'à considérer les conséquences sociales du désastre.

Une simple phrase de douze mots, aussi brève qu'un texte télégraphique, n'est-elle pas lourde de menace?

— A Saint-Lô, 700 enfants ont passé l'hiver, ni chaussés, ni vêtus.

Exemple : deux couvertures pour trois personnes !

Ce n'est pas un problème arithmétique. C'est une insuffisance matérielle, déterminée par le fait de la guerre. Trois personnes ne peuvent ainsi se partager deux couvertures. Elles n'en ont pas assez pour avoir chaud. C'est donc qu'elles ont froid. La toiture, le vitrage sont impuissants à les protéger de l'air glacé des nuits. Elles ne se dévêtent pas. Elles se couchent les unes sur l'autre, avec les deux couvertures par-dessus. Et lorsque c'est le temps de la mauvaise saison, les malheureux sont sujets à garder sur eux, malgré eux, des théories de parasites. L'hygiène est négligée.

Bref, la Croix-Rouge suisse a envoyé en France des équipes mobiles d'épouillage qui se répandent dans les campagnes. Les services français agissent de concert avec

eux. Il ne faut, à aucun prix, que les germes de typhus, rapportés des camps d'Allemagne, puissent trouver, même dans nos ruines, des conditions favorables à leur terrible réveil.

Dans les granges, dans les étables, on couche dans la paille. Il y a des « pouillons ». Ils ne sont pas dangereux directement. Ils représentent seulement une possibilité de contamination par transport.

On vaccine tant qu'on le peut. La France ne dispose cependant que de 700.000 doses contre le typhus.

C'est la misère des ruines, celle dont souffrent les êtres physiquement plus faibles : les enfants et les vieillards.

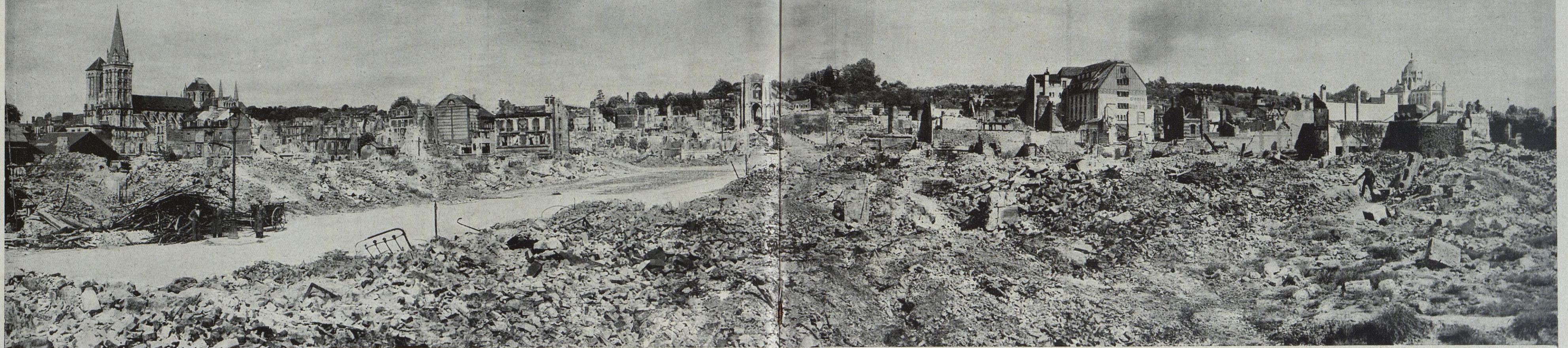
Les broncho-pneumonies des nourrissons ont augmenté dans une proportion importante. Les vieillards sont affectés de la même faiblesse. Entre deux trimestres, le premier de 1945 et le dernier de 1944, en Normandie, le rapport est de 950 décès à 428.



A LISIEUX, L'ÉGLISE SAINT-JACQUES, MUTÉE, SE DRESSE AU MILIEU DES RUINES



LISIEUX ENCORE : LA MAISON QU'ON VOIT ICI AU PREMIER PLAN FUT NAGUÈRE LA MAIRIE



QUAND LE VOYAGEUR ARRIVE AUX ABORDS DE LISIEUX, SON REGARD ETONNE EMBRASSE UN PANORAMA DE RUINES. LA GUERRE EST PASSEE PAR ICI, IMPITOYABLE. A GAUCHE, LA CATHEDRALE SAINT-PIERRE; A DROITE, LA BASILIQUE; AU CENTRE, L'EGLISE SAINT-JACQUES. ENTRE CES VAISSAUX DE PIERRE, UN SAISSANT CHAOS RECOUVRE DE SES CENDRES UNE CITE QUI FUT HEUREUSE...

Victimes nouvelles qui s'ajoutent aux autres et qui ont échappé au carnage de la guerre pour succomber à ce mal des ruines auquel on vient de prendre garde. Dans ces phalanstères que sont les restes des villes, sous tant de pierres entassées, il y a d'autres risques. Ils proviennent de la contagion possible des pourritures d'animaux éparpillées sous les décombres. Les rats y trouvent leur compte. Ils prolifèrent. Ils n'ont même pas à creuser des galeries souterraines. Ils s'introduisent jusqu'au-dessus des rations gardées en réserve et tombées avec les maisons. Ils deviennent gros. Repus, ils dédaignent les pièges de la faim, sous la forme de tartines imprégnées de poison.

Or le pou, la puce du rat sont des véhicules de la peste. Les trous de bombes sont innombrables. Les eaux de pluie s'y condensent. Elles stagnent. Un développement des colonies de moustiques a été constaté après les inondations de la Dives. Une maladie en résulte : le paludisme dans une région, jadis fortunée, où l'on ne constatait pas un cas en cinquante ans. Les égouts urbains sont bouleversés. Les maladies d'origine hydrique sont à craindre, telle la fièvre typhoïde, du côté de Caen et de Villers-Bocage. Il faut lutter à coups de vaccins. Voyez Lisieux, voyez Saint-Lô. Leurs églises, leurs mai-

sons sont bâties en cette pierre plate extraite des carrières friables de la plaine de Caen. Elle ne résiste pas. Elle se délite, se réduit en poussière. Les « poumons » encore faibles des enfants seront-ils infectés par la calicosse ? On pourrait le craindre si l'été était trop sec. Il faut espérer que la pluie normande saura agglomérer toute cette poussière. Mieux vaudra la boue épaisse de l'été ! Ces misères sont ainsi désignées sous le nom générique de mal des ruines. On aurait de la légèreté à ne pas les prendre au sérieux. M. Dautry, ministre de la Reconstruction, s'en est ému. Le meilleur médecin, ce sera encore lui, s'il lui est loisible de tenir les engagements qu'il vient de prendre.

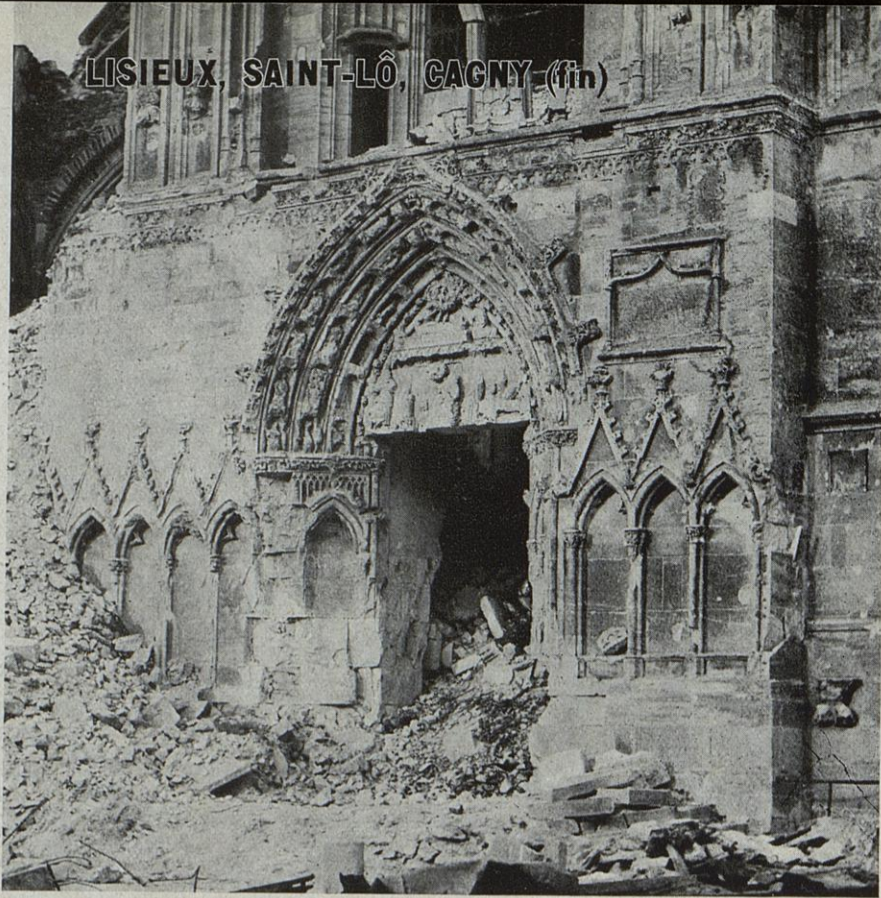
Avec M. Bourdeau de Fontenay, commissaire régional de la République, il a envisagé l'évacuation des enfants de Saint-Lô afin de les confier à l'air salubre de Bagnoles-de-l'Orne. Et puis, tous les immeubles seront mis « hors d'eau » avant l'hiver. En matière de reconstruction, enfin, des expériences vont avoir lieu en isolant le programme du circuit national. Quatre stations-témoins seront suivies dans chacun des départements : Le Havre, Evreux, Jûé-du-Bois, dans la Manche, et Saint-André-de-l'Epine, dans l'Orne. Car la volonté de revivre est toujours vivace. A Saint-Lô,

les officiels furent accueillis, en octobre, par les 4.000 habitants juchés sur les tas de décombres et qui agitaient chacun un petit drapeau tricolore. Pauvre chère vieille ville de Saint-Lô ! « Jolie laide », comme l'a dit Anatole France. Elle est bâtie de guingois, mi dans la vallée, mi sur le rocher escarpé. Elle a horriblement souffert. Martyre, elle aussi, elle a connu une violence de destruction qui l'a mise, aux trois quarts morte, sur la claie sanglante des villes suppliciées. C'est dans un de ses quartiers que l'on s'interrogeait sur le sort des hommes d'un chantier : — Voyons, il devait y avoir très exactement ici même un groupe de compagnons !

On se mettait au travail, pioche à la main, et l'on ne découvrait aucun corps, aucun reste, aucune trace, rien. Pas un détail, pas un débris de vêtement, de blouse, de bouton. Pas une alliance de mariage tombée d'un annulaire consumé... Après le désastre, on a cherché, dans une cave, des bouteilles dans leurs casiers. Elles avaient disparu et le verre, fondu à la chaleur de l'incendie avait coulé contre le mur. En octobre, on put toucher un fer de lit que l'on venait de sortir d'une cave sinistrée. Quatre mois après la date de la destruction, il était encore chaud... Quelle ruine fière et noble sur le pavois de son escarpe-



SOURDEVAL ETAIT UNE FLORISSANTE PETITE VILLE ENTRE VIRE ET MORTAIN. LES ALLEMANDS EN FIRENT UN GIGANTESQUE BRASIER A L'AIDE DE GRENADES INCENDIAIRES; LES COMBATS D'ARTILLERIE FIRENT LE RESTE. L'ENTREPRISE CHARGEE DU DEBLAIEMENT A TRIE LES PIERRES PAR CATEGORIES. CHAQUE MAISON DONNE AINSI L'IMPRESION DE DORMIR DANS SON PROPRE CERUEIL.



CE PORTAIL DE LA CATHEDRALE DE SAINT-LO EST OBSTRUE PAR DES TONNES DE GRAVATS



A CAGNY, BOIS ARRACHES, PIERRES EBOULEES CONTENT A CHAQUE PAS UN LONG MARTYRE

ment ! Toutes les ruelles sinueuses et étroites de la base aboutissent, au sommet, à une adorable place qui porte le nom velouté de « Beaux Regards ». Du haut des remparts, on dominait le cours de la Vire, indolent, intime et d'une gaieté accorte. Cette protubérance schisteuse — que la Convention appela « Rocher de la Liberté » — dut sa ruine à sa valeur stratégique de centre vital de communications entre Cherbourg, Avranches, Vire et Caen. La tempête s'abattit. En quelques nuits, du 6 au 13 juin 1944, la ville, bombardée, s'écroula comme les parois du Temple de Samson. Mille personnes se terraient à l'abri dans la nuit épaisse et mystérieuse du « tunnel ».

— Le sol frémit pendant que, dans une clameur atroce, tout chavire, en a écrit un témoin, M. de Saint-Jorre, aujourd'hui sous-préfet d'Avranches.

Toute la vie départementale était organisée sur cette plate-forme. Préfecture, mairie, cathédrale, musée, théâtre, palais de justice, prison. Tout s'abîma en quelques heures avec la fortune immobilière des habitants. Ils étaient 12.000. Ils sont 4.600. Il y avait 2.650 maisons ; il en reste cinquante intactes, et six cents endommagées. La guerre en a abattu deux mille. Sous les décombres, on a relevé douze cents morts. On en découvre encore...

En ce mois de mai, la place Gambetta, qui est celle du Rocher, présente toujours l'aspect de la désolation. Le

déblaiement n'est pas commencé. On a bien rangé en tas, épais comme des murets de montagne, les pierres plates du pays ; le reste est à faire. Il semble que les images du malheur se soient perpétuées jusqu'à nous, en des coulées de lave refroidies. Mais pas débarrassées. On le conçoit d'ailleurs dans l'ordre des travaux d'urgence, étant donné notre faiblesse mécanique.

Sur la façade de Notre-Dame, une véritable cascade de pierres, mince du col, ample de chute, et arrondie dans la frange, s'est figée, solidifiée soudain, au départ du portail supérieur. Tout ce qui figure dans ce chaos n'est autre que le résidu des tours aériennes. Le sommet s'est fracassé en perdant l'équilibre. Un drapeau tricolore flotte sur la seule tour qui demeure partiellement debout.

Face à la cathédrale, sur les trois autres côtés de la place Gambetta, les murs des maisons ont paru s'abaisser. Des arbres, moins hauts que ne le furent les maisons, sont apparus dans le vert sombre des marronniers en fleurs. Aucune fumée ne coiffe plus les cheminées issues des toits à jour. Les bruits de la ville se sont éteints, et les corbeaux, nichés dans les cours décapités, lancent des cris aigres qui retentissent à l'oreille comme autant d'appels à la curée des cités mortes.

Toutes nos villes normandes présentent mêmes reproches de silence. Lisieux qui connut 900 morts, 2.000 blessés

a l'indigence des sinistrés pour dix mille de ses enfants. Elle abrite en trois cents maisons les habitants rescapés de trois mille toits et cherche à reprendre son équilibre chancelant dans l'axe de la cathédrale Saint-Pierre et de la basilique, toutes deux solides sur leurs bases.

Mais la guirlande funèbre s'étend sans cesse, aux villes, aux bourgs et aux campagnes, comme à cette commune de Cagny, près de Caen, six fois prise et reprise.

Dans la seule rue de ce village, les chars stationnaient sur huit rangs qui débordaient dans les clos.

— On se collait sous le lit, dans les cheminées, dans des trous du talus. On était comme fous, me dit un habitant.

Dans l'église coupée en deux, près d'un Christ demeuré suspendu à la limite de la partie détruite et de la voûte trouée, il y a un ex-voto de 1918 :

— Souvenez-vous des enfants de Cagny, morts pour la France !

Où, souvenons-nous, nous n'oublions pas non plus ceux qui, par milliers, végètent toujours dans leurs maisons sans toit. Ils connaissent les maux négatifs des privations trop quotidiennes, et ce sont eux que guette le mal des ruines comme si une livre de leur chair vivante devait encore être ajoutée à la poussière meurtrière des charniers.

André RENAUDIN.

Reportage photographique d'ELLEBÉ.



CE PAYSAGE DANTESQUE D'OU EMERGE UNE CATHEDRALE, C'EST UN ASPECT DE SAINT-LO



A LISIEUX, CES SINISTRES TRAVAILLENT ACTIVEMENT A SE REFAIRE UN TOIT PROVISOIRE

LA BOMBE A URANIUM

et la libération de l'énergie intra-atomique

Un malheur grandiose — sinon inattendu — vient de frapper irrémédiablement l'humanité tout entière, un de ces malheurs presque inconcevables, comme serait un incendie dans un asile d'aveugles. Après des recherches févresques et, en ces dernières années, presque forcenées, après une lutte de vitesse entre les laboratoires allemands et alliés, les physiciens sont parvenus à déchaîner enfin, tout au moins partiellement, les prodigieuses réserves d'énergie de l'atome.

La bombe atomique est née.

La première a tué 150.000 personnes à Iwoshima.

Une poudrière naturelle : le noyau de l'atome

Une ère nouvelle s'ouvre pour l'humanité, avec cette découverte plus importante peut-être que celle du feu. Un âge nouveau, éclairé de possibilités radieuses et de flamboyements de cauchemar.

De quoi s'agit-il ? Voici.

La matière est formée de minuscules particules, les atomes, dont le nom signifie « insécable ». On peut se les représenter comme de petits systèmes solaires, où les planètes sont formées par des électrons, ou grains d'électricité négative. Au centre de la « coque » constituée par ces électrons en mouvement, le noyau décelle la « personnalité » de l'atome ; il est formé de particules accolées, telles que les protons, ou noyaux d'hydrogène électrisés positivement, et les neutrons, qui ne portent aucune charge électrique.

La charge du noyau est égale à celle des électrons et de signe contraire, ce qui explique que la matière, à l'état naturel, est électriquement neutre.

Par des considérations qui ne sauraient trouver place ici, les physiciens sont arrivés à la conviction que le noyau de l'atome, si on le bombarde avec des projectiles suffisamment rapides, peut être brisé. Une quantité d'énergie considérable peut alors se trouver libérée.

D'où provient cette énergie ? De la « création » des atomes, c'est-à-dire, en gros, des temps fabuleux de la nébuleuse primitive. Progressivement condensée, cette nébuleuse flamboyante a donné naissance au soleil et aux planètes, deux soleils ayant, peut-être, du reste, été impliqués dans l'affaire. Beaucoup plus tard, les planètes inférieures, jusqu'à Mars, se sont couvertes d'une croûte solide, dans laquelle figurent des éléments radio-actifs. En dosant ces substances, on a pu évaluer l'« âge » de la Terre, c'est-à-dire le temps écoulé depuis sa solidification jusqu'à aujourd'hui : cet âge est de deux milliards d'années.

Nous avons l'illusion que le monde qui nous entoure, avec ses pierres et ses bois, est inerte. C'est une erreur. Les atomes qui le composent, ou plutôt les noyaux d'atome, sont de minuscules poudrières chargées d'une puissance deux milliards de fois plus grande que celle de la dynamite. Telle est l'énergie totale de dématérialisation qui se trouve enclose dans l'atome... dans n'importe quel atome. Elle est tellement formidable que si les savants parvenaient à la libérer, il est probable que l'explosion se transmettrait aux atomes des murs, du sol, de la planète entière. La Terre sauterait en une seconde et quart et deviendrait une étoile nouvelle.

Fonctionnement du cyclotron

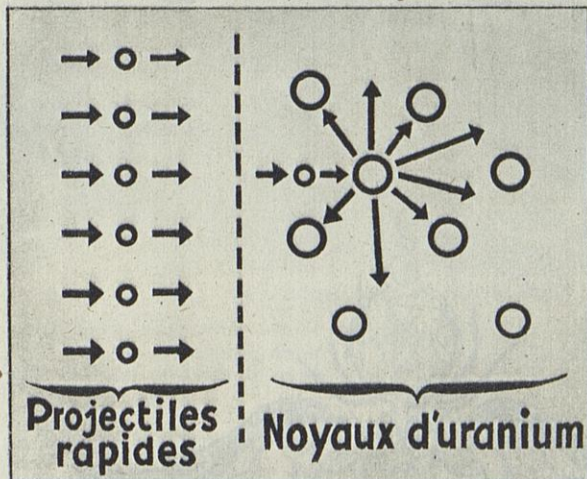
Ce n'est heureusement pas un phénomène aussi décisif qu'ont réussi à déclencher les savants américains, anglais et canadiens, appuyés, il importe de le souligner, sur des idées françaises. Les corps radio-actifs, tels que le radium, le polonium, l'actinium, le thorium, l'uranium, possèdent des noyaux qui se désagrègent progressivement, avec émission de rayonnements complexes, généralement très dangereux. L'atome d'uranium, qui constitue une architecture nucléaire très lourde, peut être amené, par un choc, à se diviser net en deux, avec dégagement d'énergie.

On sait produire, depuis quelques années, dans les laboratoires de chimie nucléaire, de véritables « transmutations » en bombardant différents corps, dont le noyau perd ou gagne des particules. La rupture du noyau d'uranium est chose toute différente : il y a là division en deux moitiés approximativement égales et explosion effective de la poudrière « partielle » dont nous avons parlé.

C'est ici qu'intervient le cyclotron, cet engin atomique d'une grande puissance, dont il existe une trentaine de spécimens dans le monde. Nous possédons un cyclotron à Paris, dans une fosse du troisième sous-sol du Collège de France. Son inventeur, le physicien américain Lawrence, en aurait fait construire un modèle pesant 4.000 tonnes... le poids d'un contre-torpilleur, et équivalant à un tube à rayons X fonctionnant sous quarante millions de volts.

Pour bombarder les atomes d'uranium, on utilise des corpuscules atomiques, tels que les positons, les négatons, les mésons, les deutons et, surtout, les

neutrons. Accélérés par un formidable champ électrique, produit par une machine à millions de volts, telle que celle du Palais de la Découverte, les projectiles viennent frapper la « cible ». Dans le cyclotron, des projectiles « primaires », accélérés à 50.000 tours par seconde en une formidable ronde spirale, viennent percuter une cible métallique, donnant naissance à des neutrons. On utilise généralement comme projectiles primaires des deutons, ou noyaux d'hy-



Vue schématique montrant comment on peut se représenter l'« explosion en chaîne » de l'uranium. Des projectiles rapides, tels que des neutrons « lents », viennent heurter le noyau d'un atome d'uranium ; celui-ci se rompt, bombardant à son tour ses voisins. L'explosion se transmet ainsi de proche en proche.

drogène lourd provenant de l'« eau lourde ». Des commandos alliés, en 1943, réussirent à détruire l'usine d'eau lourde norvégienne qui alimentait les laboratoires allemands et contribuèrent efficacement à retarder les travaux de nos ennemis sur la bombe atomique.

La désintégration « en chaîne » de l'uranium

A la veille de la guerre, une expérience très importante devait être entreprise près de Paris. Il s'agissait de provoquer la désintégration « en chaîne » de l'uranium, celui-ci étant accumulé en une masse de dix tonnes.

Cette masse considérable est nécessaire pour que les neutrons projetés par la rupture d'un premier

atome aient des chances de rencontrer un autre noyau. La désintégration risquait assurément de se transmettre à la masse entière, ce qui aurait provoqué un cataclysme gigantesque — mille fois plus terrible qu'à Iwoshima — et rasé au minimum trois départements ; mais les physiciens « espéraient » la contenir grâce à un frein au cadmium ou gadolinium, chargé d'absorber les neutrons en excès.

Cette « espérance » a-t-elle paru au gouvernement un peu fragile ? Toujours est-il que l'expérience n'a pas eu lieu ; mais les brevets français et étrangers ont été pris. Récemment, il était question de transporter les appareils au Sahara ; les physiciens américains, dans les déserts du Nouveau-Mexique, nous ont devancés.

D'immenses applications pratiques

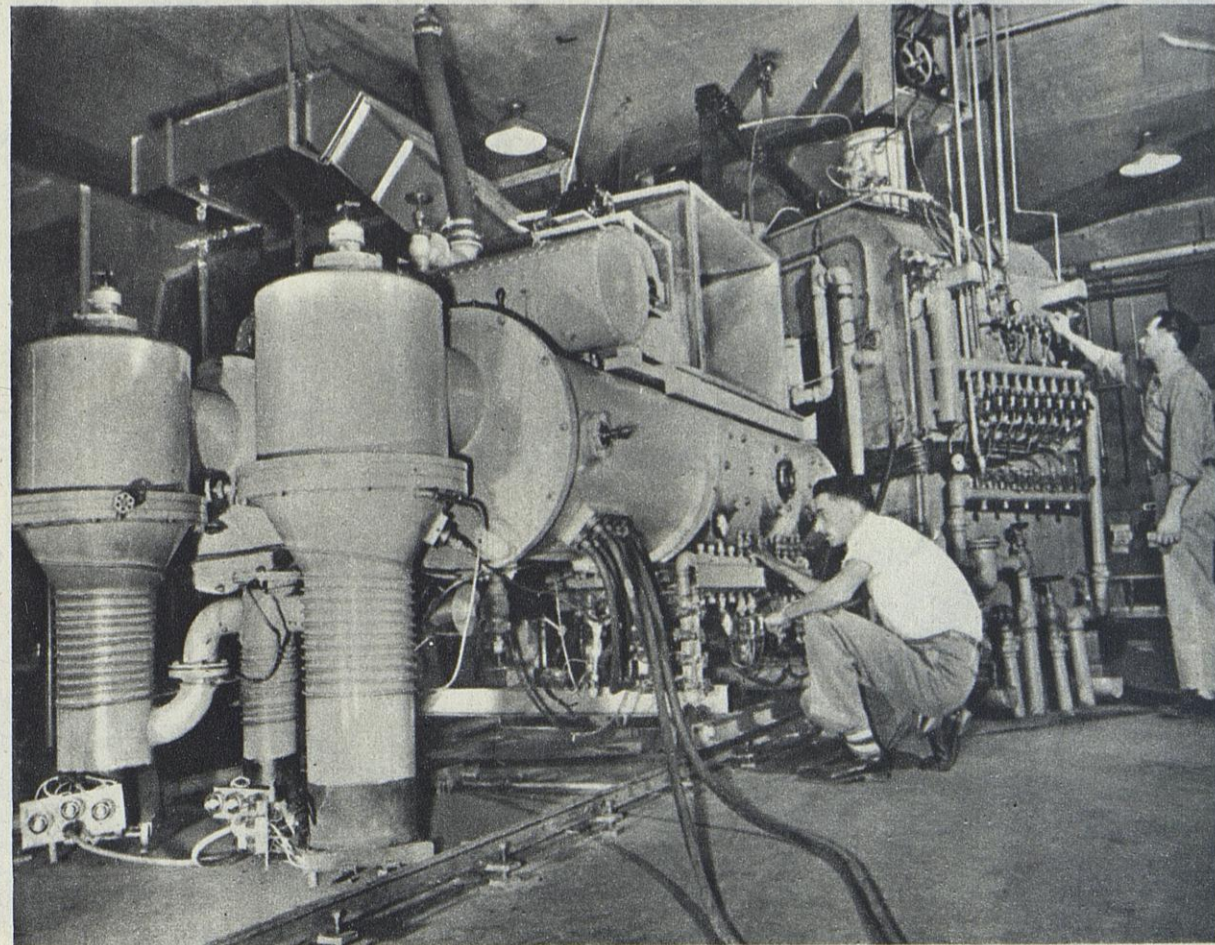
Comment fonctionne la bombe atomique ? Comment s'y prennent les ingénieurs pour protéger leurs usines et leurs soixante-cinq mille ouvriers contre une catastrophe effroyable ? C'est ce que l'on ignore. Un détail montrera le danger et l'étrangeté de ce nouveau domaine. On croit que la charge d'uranium — du moins à froid — est constamment à la merci d'un neutron déclenché par un rayon cosmique !

Quant aux applications « pacifiques » de l'énergie intra-atomique, elles sont magnifiques et illimitées. Avec un gramme d'uranium, on peut produire autant de chaleur qu'avec deux tonnes et demie de charbon ; avec quatre kilogs d'uranium, on peut faire tourner les machines d'un grand paquebot du Havre à New-York. Avec six tonnes d'uranium, occupant un volume d'un demi-mètre cube, on pourrait alimenter la France en électricité pendant une année entière !

A bord des autos, des véhicules de chemin de fer, des avions, l'uranium — si on sait le régler et l'utiliser en masses peu volumineuses — procurera une énorme puissance, utilisée très simplement par « réaction », suivant le principe des V-1, des V-2 et des avions sans hélice. La fusée interplanétaire, dont nous annonçons ici même la réalisation « pour le jour où l'énergie intra-atomique serait libérée », va prendre son vol d'ici quelques mois ou quelques années et atteindre la Lune.

...On croit rêver. L'énergie gratuite pour tous, la chaleur libéralement distribuée pour le riche et pour le pauvre, la fin de l'antique « peine des hommes »... Quel rêve ! Mais à quel prix ! Cette arche triomphale s'ouvre sur un cimetière. « Nous savons, à présent, Civilisations — a dit Paul Valéry — que vous êtes mortelles... » Parole tristement prophétique : Paul Valéry est mort juste à temps, peut-être, pour ne pas voir l'effondrement de notre civilisation.

Pierre DEVAUX.



CET APPAREIL GIGANTESQUE EST UN DES CYCLOTRONS AMERICAINS CONSTRUITS DANS UNE SALLE SOUTERRAINE.

Vacances



au Bois de Boulogne



OUR un Parisien 1945 il peut être séduisant de prendre ses vacances dans un endroit où il ne les a jamais passées de sa vie : à Paris. En été, il est encore plus ardu de se loger à la campagne, qu'à la ville. Dès le lendemain du jour de la Libération, les enthousiastes prévoyants du repos annuel ont retenu un coup de fusil par lettre, avec timbre ci-joint pour la réponse, dans un hôtel méditerranéen longuement prémédité. D'ailleurs, nombre d'auberges sont réquisitionnées ou se trouvent plus souvent dans les champs de mines que dans les champs de bleuets. Il faut entamer sa réserve de congé ou d'économies pour obtenir une fiche d'admission, dans des gares aussi encombrées que la Bourse d'avant guerre.

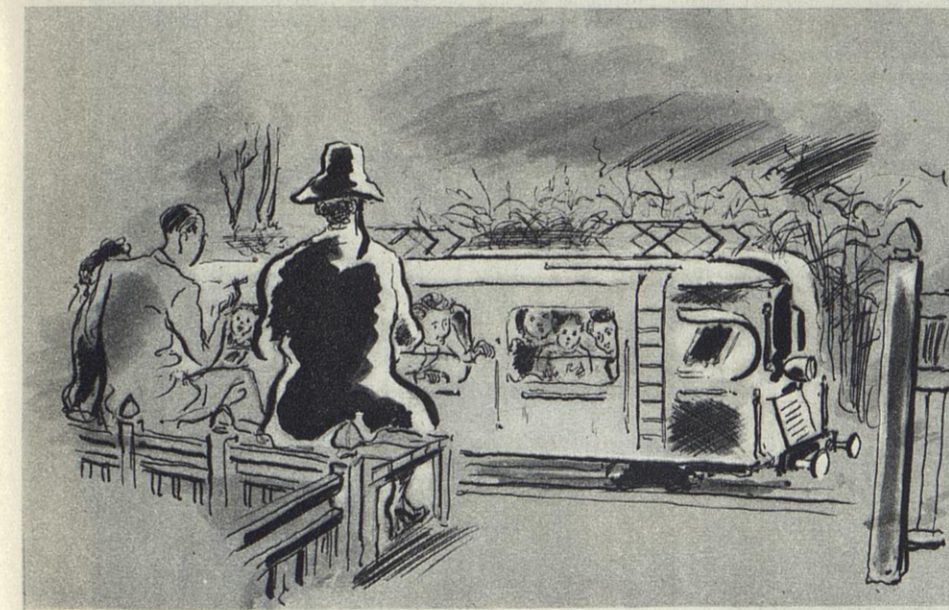
Les vacances 1945 ne sont pas de tout repos. Mon ami Gontran ne tient pas à inaugurer la période de ses loisirs en faisant le veilleur de nuit près d'un guichet de la S.N.C.F. Au surplus, il a le malheur de ne pas avoir de relations suivies avec des parents en sabots. Il croit se rappeler l'adresse de petits-cousins montagnards, mais cette famille secondaire est d'autant plus éloignée qu'elle se rapproche seulement des coquetiers du marché noir. Seulement, Gontran a une femme déli-



LA PISCINE POUR ENFANTS, JOUET D'EAU AU JARDIN D'ACCLIMATATION.

Et Cricri a battu des mains devant le théâtre de verdure où tous les arbres, acteurs et figurants, jouaient le rôle que leur soufflait le vent.

Gontran est un lettré. Pour lui, une promenade dans le passé. Il sait que le château de Madrid, cher à François I^{er}, est devenu un restaurant à la mode et qu'aux rendez-vous de chasse d'antan Charles IX descendait les marches du château de la Muette pour tirer le cerf et le sanglier. Il n'oublie pas que le comte d'Artois a fait édifier le blanc château de Bagatelle en soixante-quatre jours. Il évoque le temps où le Ranelagh était un bal champêtre, ainsi que le Pré Catelan, aujourd'hui transformé en laiterie. Mais comme Cricri, Babillette n'a cure de ces pseudo-révélation historiques.



LE PETIT TRAIN POUR ENFANTS QUI, EN FAISANT UN CERCLE SUR LUI-MEME, LEUR FAIT FAIRE LE TOUR DE LA TERRE.

cieuse, Babillette, et une petite fille charmante. Cricri, qui révent, comme lui, de verdure et de soleil. — Je voudrais bien quitter Paris tout de même ! s'est écriée Cricri. Et mon ami Gontran a décidé que le meilleur moyen de quitter Paris, cet été, était peut-être d'y rester. Comme tout Parisien qui se respecte, Gontran n'a pas besoin de connaître sa ville pour l'aimer. Seulement, l'idée des vacances lui a donné celle de l'aventure. Un matin d'août, aussi bleu qu'un col de marin, Gontran est descendu porte Dauphine avec Babillette, Cricri, un repas noué dans une serviette blanche et une bouteille thermos. — Terminus ! a dit Gontran, avec orgueil. Partons à l'exploration du bois de Boulogne !



LE REPAS DANS L'HERBE : SUR UNE NAPPE VERTE, LA LANGOUSTE EST ENCORE UN PEU DE L'OCEAN PERDU.

pourpiers et framboisiers. Aussi, ces vacances au bois, un tantinet insolites, lui ont-elles paru toutes naturelles.

Alors, la famille de mon ami Gontran s'est enfoncée dans la forêt et Paris, dont on devine encore parmi les branches la richesse immaculée des immeubles neufs, a fait un bond de cinq cents kilomètres en arrière. Le bois de Boulogne est semblable à toutes les grandes forêts du monde avec ses sentiers qui font l'école buissonnière, ses temples de verdure qui reposent sur les troncs comme sur des colonnes, ses cercles de soleil mouvant à travers l'ombre, pareils à des pièces d'or lancées le long d'un mariage royal.

Provinciale à ses moments perdus — et elle les perd assez souvent — Babillette pense injustement, dès qu'il fait beau, que Paris ne vaut pas une haie de noisetiers. Mais aujourd'hui, elle oublie l'odeur d'alcôve du métro et, tout ébouriffée, elle cueille consciencieusement un bouquet de bourraches dans une clairière sauvage.

— Aujourd'hui, décide-t-elle, nous allons rester dans la forêt. Alentour, mêlés aux chants des oiseaux, des rires furent. Nombre de familles parisiennes se sont passées du chemin de fer pour oublier la vie de tous les jours. Installées de-ci, de-là, invisibles, elles sont à l'aise dans la pleine campagne de Paris. Tout près, les cheveux épars sur les genoux de son mari, une jeune femme sans bas dort, la tête contre le ciel.

La famille de mon ami Gontran s'est assise à l'ombre d'un chêne. Babillette avait magiquement transformé l'huile et l'œuf de la répartition en une opulente mayonnaise. Gontran a dénoué la serviette et tous les trois, pour se remémorer sans envie les vacances lointaines de Cabourg, ont mangé dans l'herbe une langouste.

Dès lors, il ne s'est point passé de jours que Babillette, Cricri et Gontran ne se rendissent au bois. Ils arrivent



DEUX BARQUES SUR LE LAC ET AUSSI DEUX MONDES...

VACANCES AU BOIS DE BOULOGNE (fin).

quand l'herbe cache encore sa rosée d'aube et ne repartent que lorsque la nuit caresse les masses d'ombre des feuillages. Les yeux gros de sommeil, Cricri suit quand même les faisceaux de lumière des phares d'automobile qui dépouillent le sommeil apaisé des arbres.

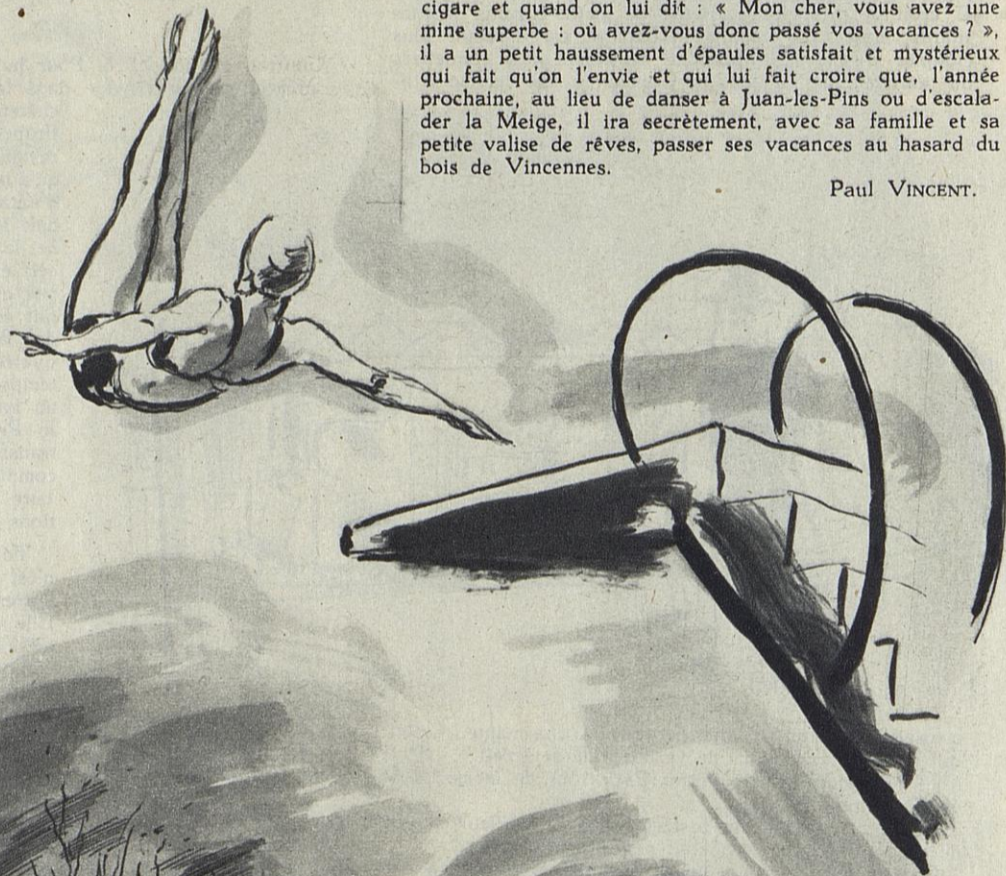
Gontran ignore assez l'agriculture pour ne pas être poète. Il aime s'allonger des heures dans l'herbe où les insectes poursuivent leurs rumeurs d'usine lilliputienne. Il a une prédilection pour les cascades et aussi pour les nymphéas du lac à la grotte de Bagatelle. Quand il a soif, il va boire une orangeade saccharinée à la terrasse de la laiterie. Babillette, accepte avec condescendance ces siestes champêtres. Avec de grands cris, elle a même découvert sur son bras nu une adorable bête à bon Dieu et, en fille d'Eve, s'est extasiée sur le petit tablier rouge à pois noirs. Mais, pour ses vacances, elle a étrenné une robe de rayonne aussi fleurie qu'un champ de Grasse et elle s'est sentie mondaine tout d'un coup.

Elle intrigue auprès d'une amie qui a des relations afin de devenir membre du Racing-Club dont elle connaît, par confiance, le restaurant et la piscine. En attendant ses lettres de créance, elle entraîne Gontran au bord du lac. Elle aime ce fjord sans montagne, cette masse d'eau bleue où des bateaux pour rire



↑
COMME A TAHITI OU A JUAN-LES-PINS, LE SOIR TOMBE SUR L'EAU OU LES BARQUES SE REPOSENT DANS LEUR REVE DE RAMES.

←
DEVANT LA BLANCHEUR DU CHATEAU DE BAGATELLE, LE SOMMEIL GLAUQUE DE L'ETANG OU FLOTTENT LES NYMPHEAS.



tement désenchantée. Elle fut d'autant plus gâtée qu'elle alla ensuite à la piscine pour bambins où elle se mouilla les jambes avec la crainte de se noyer. Et quand elle sortit du jardin d'Acclimatation, extasiée par les singes et les plantes bizarres, ravie des surprises de la fête foraine, elle ne pensait plus que les vacances paternelles traient à leur fin.

Mon ami Gontran est maintenant bronzé comme un cigare et quand on lui dit : « Mon cher, vous avez une mine superbe : où avez-vous donc passé vos vacances ? », il a un petit haussement d'épaules satisfait et mystérieux qui fait qu'on l'envie et qui lui fait croire que, l'année prochaine, au lieu de danser à Juan-les-Pins ou d'escalader la Meige, il ira secrètement, avec sa famille et sa petite valise de rêves, passer ses vacances au hasard du bois de Vincennes.

Paul VINCENT.

font sereinement escale à l'embarcadère. Comme une déesse, elle longe les bords où, sur des chaises de fer, quantité d'oisifs goûtent, comme il convient, la présence du soleil et quand elle fait force de rames sur une barque louée à l'heure, elle se croit sur un yacht...

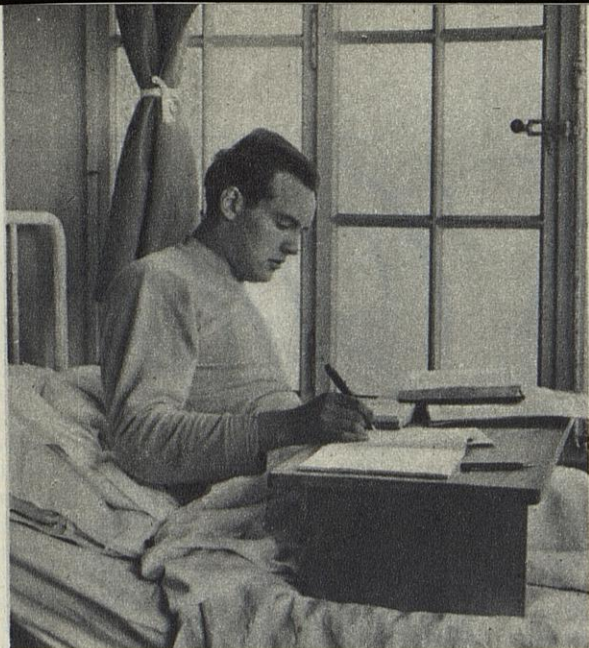
Mais un jour, en passant avenue Gabriel devant le marché aux timbres, mon ami Gontran a pensé ingénument à un marché aux fleurs, le marché d'un monde idéal où tous les pays, dans la dentelle de leurs frêles images, ne songeaient plus qu'à de douces batailles de teintes sous la pureté de la cellophane. Alors, il a été torturé par un grand désir d'exotisme : avec Babillette et Cricri, il s'est rendu incontinent au jardin d'Acclimatation.

Au vrai, ce voyage en Afrique fut surtout une inoubliable croisière pour Cricri qui fut la seule de la famille à prendre le train cet été, le petit train pour enfants qui fait une petite ronde de rails dans la forêt. Cricri fut très fière et eut, sur la capacité de ses parents pour obtenir des billets, une opinion se-

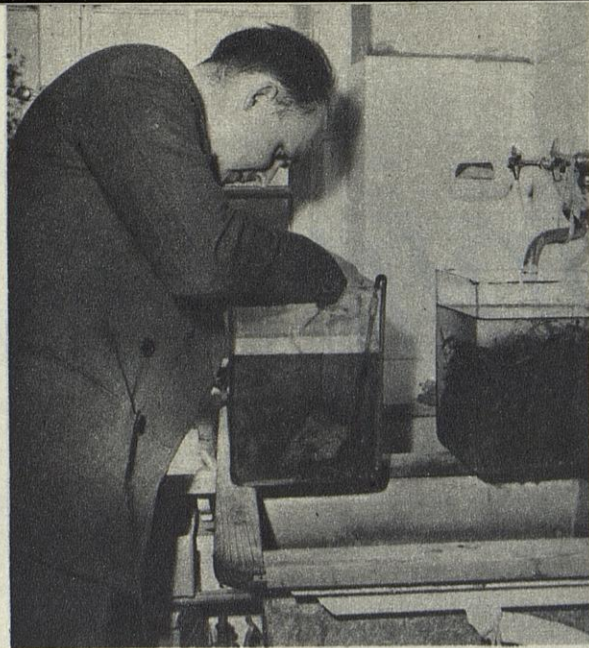


UNE DES PISCINES LES PLUS ELEGANTES DE PARIS EST PERDUE DANS LES BOIS.

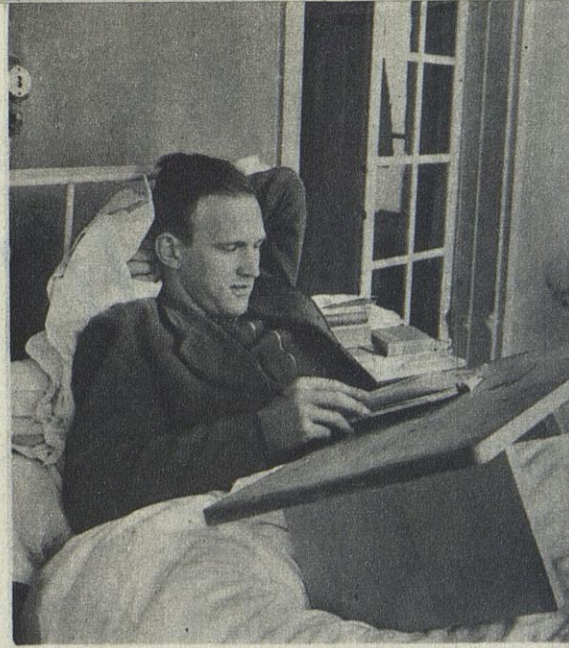
Illustrations de CARLIEZ.



Cet étudiant bourguignon, M. Amrein, travaille au Centre provisoire du sanatorium de Leysin à sa thèse de droit.



M. Seintein, de la Faculté de Montpellier, poursuit ses travaux sur la division cellulaire avec des appareils suisses.



M. Roth, un étudiant originaire des environs de Haguenau, prépare dans sa chambre son agrégation ès lettres.

GRACE A LA SUISSE, DES ÉTUDIANTS ÉTRANGERS RETROUVENT ICI LA SANTÉ



Régulièrement, les étudiants malades se réunissent dans une des salles du Centre pour y tenir entre eux d'utiles conférences, y discuter en commun histoire, philosophie, littérature...



Parmi les 63 étudiants en traitement à Leysin, il y a trois étudiantes belges: Mlle Bateau, de Bruxelles (à g.), étudiante en chimie biologique, Mlle Schurmans, de Liège (couchée), étudiante en philologie, et Mlle Lambotte, de Bruxelles, étudiante en philologie romane.

DANS les pays occupés d'Europe, le sort des étudiants a été entre tous tragique. Ils incarnaient, pour la plupart, l'esprit de résistance et de ce fait furent en butte aux persécutions de l'ennemi. Ils étaient à cet âge où le corps humain, non encore formé définitivement, est d'autant plus sensible aux fatigues, aux maladies, aux privations alimentaires, lorsqu'on lui demande un effort soutenu comme c'est le cas dans l'effort intellectuel. Aussi ne doit-on pas s'étonner que nombre d'entre eux aient payé un lourd tribut à la grande faucheuse qui a nom tuberculose.

Si l'étudiant a souffert, l'Université, elle aussi, a connu le même sort. Immeubles détruits, laboratoires saccagés, bibliothèques évanouies, tel en est le sinistre bilan. Dans l'Europe de demain pourtant, il faut avant toute chose reconstruire l'Université, forge de l'élite intellectuelle de chaque pays.

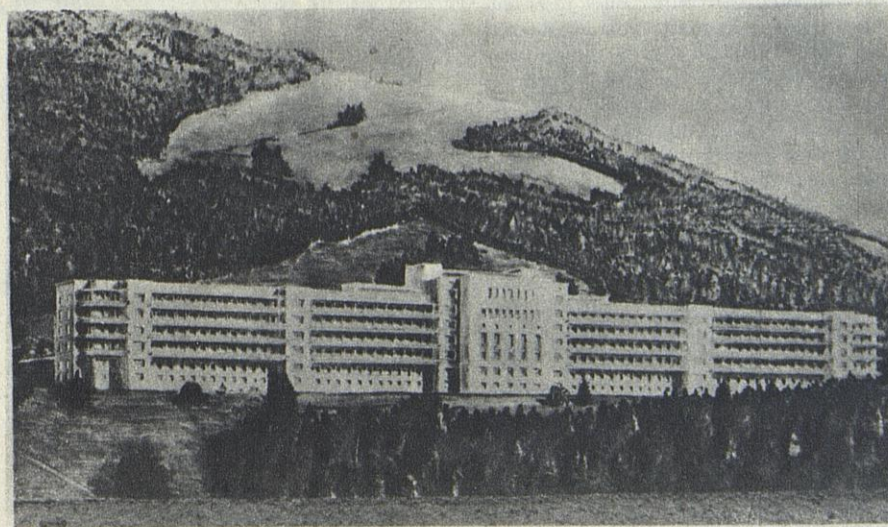
Les dégâts matériels se réparent, mais l'affaiblissement consécutif aux longues privations des étudiants et des étudiantes est plus long à s'effacer. Par ailleurs, ils ne sont pas seuls à connaître la maladie et les sanatoria de France ou de Belgique, comme ceux des autres pays, submergés, ne peuvent accueillir tous ceux qui auraient besoin de soins. Ici, en une belle action humanitaire, prélude d'une autre plus vaste, est intervenu le don suisse.

On sait qu'il a pour but d'aider, suivant les moyens les mieux appropriés à chaque cas d'espèce, les populations victimes de la guerre. Il a fourni pour la Normandie, pour la Belgique des missions médicales; il a fourni des clous, des outils, des matériaux de construction aux habitants de l'Alsace ou du Vercors; aux étudiants, il offre la possibilité de retrouver, à Leysin, la santé. C'est de cette manière qu'une trentaine d'étudiants français, et autant de leurs camarades belges, sont depuis quelque trois mois dans cette station de cure. Ils y bénéficient du traitement que nécessite leur état et cela tout en ayant la possibilité de continuer à travailler et de poursuivre leurs études. Un système d'échange leur permet de s'inviter mutuellement dans l'une ou dans l'autre des deux cliniques où ils sont logés, voire même de fréquenter aux heures des repas leurs camarades de la clinique universitaire suisse.

Ainsi a été créé le Centre d'accueil provisoire du sanatorium universitaire international. L'œuvre, avons-nous dit, n'est qu'un prélude à une autre plus grande, plus belle, permanente: celle de ce sanatorium international dont l'idée a germé il y a quelque quarante ans et à la réalisation de laquelle travaille sans relâche celui qui fut son promoteur, le Dr Vauthier. Il s'agit d'une œuvre immense en voie de réalisation, de la construction d'une clinique géante capable de recevoir, dans des conditions de confort parfait, 208 étudiants malades de n'importe quelle nationalité, langue ou religion, leur permettant ainsi, durant la durée de leur cure, de fraterniser dans une atmosphère de haute culture intellectuelle et de travail.

En attendant la réalisation de ce projet, le Centre d'accueil provisoire du Sanatorium universitaire international permettra aux étudiants d'autres pays, qui bientôt viendront se joindre aux Français et aux Belges, de trouver à Leysin les soins que nécessite leur état et de se remettre, dans l'atmosphère de la montagne, de beaucoup d'années de privations.

(Reportage G. CHAMPROUX)



Voici ce que sera le grand sanatorium universitaire international de Leysin appelé à remplacer le Centre provisoire actuel. 208 malades originaires de tous les pays d'Europe pourront y être soignés tout en continuant leurs études dans les meilleures conditions possibles.

Le Marquis de Saint-Oyen

NOUVELLE INÉDITE
DE RENÉ LAPORTE

Il pleut. C'est bête, la pluie.
Demain, Dominique poussera des soupirs quand il faudra nettoyer les vitres. Mais les vitres resteront sales, avec des traces sèches — comme les visages après les larmes. Cher et encombrant Dominique !... C'est exactement le fidèle serviteur dont on n'a jamais le droit de se plaindre : celui que Montesquiou, hélas ! glorifia dans une prière célèbre. Il a soixante-douze ans, c'est-à-dire dix ans de plus que son maître. Pourtant jusqu'à son dernier jour, il prétendra contre toute vraisemblance qu'il a vu naître M. le marquis, et même qu'il l'a changé de langes. Le marquis Philippe est en quelque sorte l'enfant de son domestique. Bien entendu, quand il lui parle ou quand il parle de lui, Dominique dit : « Monsieur le marquis ». Mais il pense : « Monsieur Phiphi ». Dans le fond de son cœur, il doit même le tutoyer, comme seuls en eurent le privilège son directeur de conscience à Stanislas, puis cette gouvernante allemande que la marquise ramassa en juillet 1882 sur le perron du casino de Baden-Baden, et au sujet de laquelle le marquis de Saint-Oyen, père de Philippe, rêvait souvent en passant devant les petits meublés de la Plaine Monceau.

C'est bête, la pluie. Et pire que ça : mélancolique. (La mélancolie n'est pas un état d'âme de grand seigneur.) Par la fenêtre, le marquis regarde son jardin qui s'inonde lentement, et il lui semble que toute cette eau qui monte va monter davantage, va le submerger comme une ville de légende. Cette pluie, c'est l'image d'une destruction savante qui arrive à la bouche et y amène un goût amer.

Certes, M. de Saint-Oyen n'a pas toujours eu peur de vieillir, ni surtout de vivre pour rien. Il a connu après son père l'émoi des garçonnières, il a défriché comme tant d'autres des buissons d'écrevisses et déchiffré chez les femmes des secrets qui n'en valaient jamais la peine. Certes, il a tâté du calembour quand c'était la mode, goûté Paul Hervieu quand c'était la mode — en même temps que le pantalon pied-de-poule et le camélia. Mais...

L'appel saugrenu des grenouilles pénètre dans le cabinet douillet et rappelle des étés d'Ile-de-France, des jeunes filles roses qui jouaient dans les bosquets, comme Titania. Jouer à colin-maillard avec les souvenirs, ce n'est pas très difficile. Le marquis peut les saisir très aisément, au moindre détour des yeux fermés, ses soixante années de rente ! On les dirait légères, vaines, charmantes et fanées comme poèmes d'éventail. Du feu de bois au calorifère, du cocher au chauffeur (au faubourg Saint-Germain, on l'appelle mécanicien), de la De Dion à la Citroën de série (le miracle des temps modernes, c'est le démarreur : mais il faut avoir le culot d'un juif pour louer la tour Eiffel et s'en servir la nuit comme carte de visite), des cols empestés à la chemise molle, des Murattis aux Camels, des tentes rayées rouge de Cabourg aux rochers carton-pâte de Biarritz — elles ont glissé dans une rassurante banalité, nos années à peine entamées par Panama et les fonds russes. Même, un peu plus tard, la guerre n'a pas longtemps contrarié leur cheminement : on a enterré la guerre sur l'air du *Pélican* :

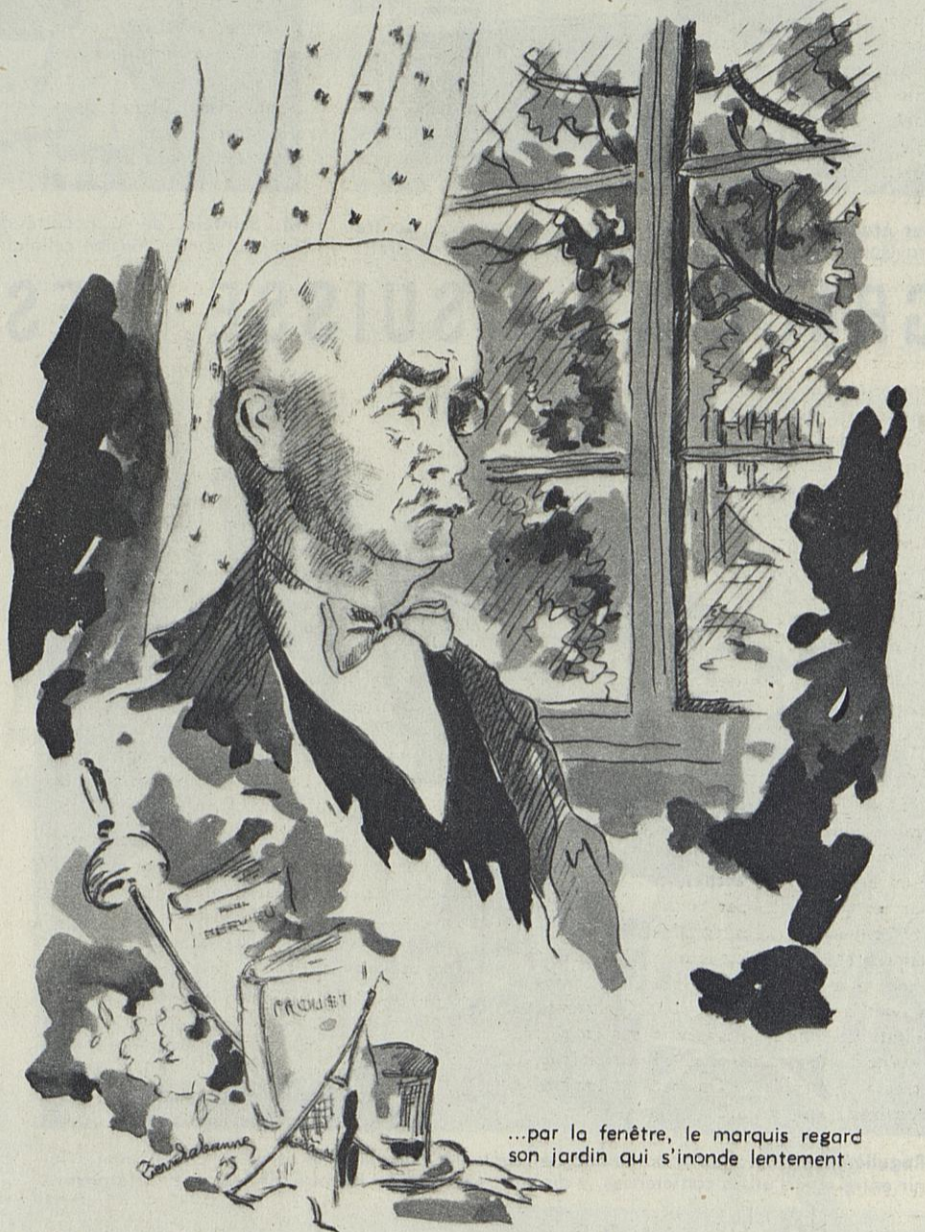
l'univers n'est pas semblable à cet oiseau du sacrifice, mais plutôt au phénix qui se couve lui-même sur des cendres... Belles années ! qui ont observé les règles de la société, qui ont parlé de poésie avec la comtesse Mathieu, de vénerie avec la duchesse d'Uzès, de Proust avec Charlus, et de Charlus avec Proust. Toujours, toujours hors de la vie : l'étrange bilan, pense le marquis — en regardant tomber la pluie.

Quelquefois, pour se secouer, pour prendre un bain de réalité, on s'intéresserait à d'autres élections que celles du Jockey, à une vraie, qui sentait le vin rouge et la paille d'étable. Le marquis lui-même, il y a trente ans, a mordu dans ce fruit nouveau. Mais il ne prenait pas la chose au sérieux. Il disait : « Ça m'amuse de prouver l'absurdité du suffrage universel. Si je suis élu au Conseil général, la preuve sera faite ! » Elu, il le fut. Et ses yeux ne s'ouvrirent pas. (On était encore loin de ce temps, qui est le nôtre, où les grands mots à symbole reprennent chair et sens, où le seul mot de liberté fait lever un fanal en dedans de chacun de nous.) Il avait choisi un canton bien tranquille. Ses admirables cheveux, qui grisonnaient déjà pour lui donner un charme supplémentaire, son teint rose de cavalier qui ne sera jamais démonté que par un coup de sang, transportaient d'aise l'électeur : avec ce candidat, on se croyait en pleine image d'Épinal. Ceci se passait en Vendée monarchiste. En Vendée, personne n'entendait les vociférations prémonitoires de Jaurès juché sur les piles de charbon de Carmaux. Pour ceux qui ne faisaient pas complètement la sourde oreille, Jaurès était quelqu'un qui s'amusait à noircir les mains des actionnaires avec tout son poussier de mots. Ça n'irait pas beaucoup plus loin. Et pas plus loin que les grèves. Les grèves et les attentats anarchistes, c'était du pareil au même : il suffirait qu'un jour un ministre moins démagogue que ses prédécesseurs voulût bien y mettre bon ordre... Le marquis Philippe, comme les autres, a joué avec le feu. L'extraordinaire, c'est que, dans sa position, il ait su un jour prendre conscience de cet incendie. Et en aimer les flammes.

Pendant longtemps, il avait allégrement perdu sa vie, à un an le point. Allié aux Langeais, aux Grandcourt, chef de sa maison, il avait joué son rôle durant près d'un demi-siècle. Il avait conduit le cotillon de sa famille. Puis, un jour, un jour de brume ou de soleil, il ne savait plus, de chasse ou de bridge, il ne savait plus, une nausée était montée en lui. Et il était devenu un autre homme, exactement comme ses ancêtres étaient devenus des Croisés : pour se purifier l'âme, pour se nettoyer l'âme, cette vitre où les vieilles larmes vraiment ne laissent pas de jolies traces.

II

Non, après tout, la transformation avait été plus laborieuse. Mais comment s'en serait-il aperçu ? Il vieillissait avec élégance, sans avoir l'air de vieillir. Il plaisait, on l'admirait. Pourtant, ses mains, ses épaules, sa poitrine armoriée de poils restés curieusement noirs, son corps entier demandaient : « Où est passée la jeunesse ? » C'était un appel qui montait des profon-



...par la fenêtre, le marquis regard son jardin qui s'inonde lentement.

deurs. Le cri mit du temps à parvenir à la surface de la conscience. Le jour où le marquis l'entendit, il n'y avait vraiment aucune raison spéciale pour cela, ni déception de femme, ni ennui d'argent. Sa coquetterie l'engagea à reconnaître aussitôt ce qui était. Cependant, il fut bien près de se désespérer. Il pensa : « Que me reste-t-il ? La poésie de la comtesse Mathieu, les confidences cynégétiques de la maison Mortemart, c'est peu. » Le marquis n'était pas particulièrement moral, mais il était orgueilleux. S'il comparait sa vie à celle de ses ancêtres, il lui devenait aussitôt évident qu'il avait interrompu la ligne de chance dévolue à toutes les mains de sa famille, et surtout la ligne de devoir — l'une et l'autre aboutissant à quelque création. Ses ancêtres avaient découvert des colonies, ils avaient gagné des batailles, ou ils les avaient glorieusement perdues. Un peu plus tard, selon les exigences du temps et le rétrécissement de leur pouvoir actif, les successeurs des ancêtres en armes s'étaient contentés de protéger les peintres, de bâtir des châteaux. Mais ça, c'était encore de l'action. Tandis que lui, Philippe... Lui, il avait mangé des fruits exotiques du bout de la fourchette, appris l'histoire entre deux bâillements, regardé les peintres sans les voir, dormi dans ses châteaux en regrettant le confort des hôtels maritimes. Il n'était, dans toute l'horreur du terme, qu'un héritier, un mangeur d'héritage. Même en admettant

qu'un être de son rang n'eût pas grand-chose à tenter dans cette époque où le Gotha perd quelques pages à chaque édition, n'avait-il pas laissé passer une petite chance d'être humain (l'humain étant justement la marque de l'époque) et, par conséquent, de fonder en une certaine mesure ? Il eut honte de lui-même, et osa s'avouer qu'il avait honte.

Bon, dira-t-on, voilà un drame banal. Celui des gens qui, un beau jour, ne se sentent plus à la mesure de leur âge et à la mesure de leur temps — ce qui est la même chose. Drame banal, c'est possible, drame sans dénouement quand il agit des âmes incapables de s'affronter, de se mettre en justice elles-mêmes, de se dépasser surtout. Mais le marquis de Saint-Oyen, le meilleur valseur des années de valse, le meilleur tireur de grouses, l'homme du monde qui avait fait le plus souvent et le plus vite le tour de la terre en avion, ne pouvait admettre qu'il ne fût pas constamment le meilleur en lui-même. Meilleur, c'est-à-dire plus jeune. (Car la caractéristique même de la jeunesse est son effort vers la perfection. La vieillesse commence dans l'instant où l'on renonce à s'améliorer.) Aussi, le marquis décida-t-il que, si l'univers gardait quelque jeunesse, il la traquerait où elle était. « Les croisades, se dit-il, ont été la jeunesse du moyen âge. Les guerres de religion, les ronds de jambes de Versailles, la patrie en danger, l'enri-

chissement préconisé par M. Guizot, la conquête du Maroc ? Autant de preuves de la jeunesse successive des siècles... » Que depuis 1918 le monde prit de si terribles coups de vieux, ce n'était admissible peut-être que pour la société où le marquis Philippe fréquentait. Or, la jeunesse ne passe jamais la main. Elle était sans doute dans les colères de Zola, dans les discours de Jaurès, dans l'aventure du cuirassé « Potemkine » — et peu avaient compris. Elle était maintenant dans tout ce qui avait suivi Jaurès et les marins du « Potemkine ». Il fallait la trouver. Il fallait la chercher. Le marquis chercha. (Ce soir, dans sa prison de pluie, il se souvient avec un petit sourire apitoyé de ce jour où une marée de curiosité le submergea. Eau lustrale, celle-là. Comme il était ignorant alors ! Et comme il avait fait des progrès !)

Suivons-le dans sa quête de jouvence. Il considéra d'abord le changement des mœurs qui avait suivi la guerre de 1914 — changement si inquiétant pour ceux de son bord. Il se dit : « C'est peut-être une nécessité, une variation de température inévitable ? » Si ses amis de cercle avaient soupçonné son évolution (mais il se cachait d'être, comme il disait, philosophe) ils eussent commencé à s'écarter de lui. Le marquis sourit plus souvent de ses pairs qui entretenaient des meutes et des chapelains dans leurs châteaux, qui arrosaient avec conscience leurs arbres généalogiques. Dans les années de 20 à 30, la querelle de l'Eglise et de l'Action française lui arracha ses premiers sarcasmes.

— Marquis, lui demandait-on, vous ferez-vous enterrer par les prêtres ?

Il ne répondait pas. Il pensait : « Ah ! serions-nous si définitivement vieux ? »

D'où partaient-ils, les chemins de la vraie jeunesse ? Il fallait réfléchir à cela. Le monde, il vient à nous aujourd'hui. Plus besoin de caravelles. Il vient à nous par les journaux, par toutes sortes de fièvres collectives. Les épidémies de la connaissance nous atteignent dans notre lit. Pour être touché par elles, le marquis n'avait qu'à choisir un poste d'observation tranquille. Il ne s'engagerait pas trop dans l'événement, et ainsi il ne risquerait pas les erreurs d'optique. « On peut connaître les hommes sans se mêler à eux, pensait-il. Au-dessus de toute rumeur, il est plus facile d'entendre le chant tragique qui émane de chacun d'eux. »

Dans l'hiver 1930, il changea de mode de vie. Aux yeux du monde, la mort de sa femme lui était une bonne raison. Sa femme, on savait bien qu'il ne l'avait pas aimée. Pourtant, la retraite qu'il parut lui consacrer fut jugée du plus haut goût. On vit un reste de chevalerie dans le mouvement de ce cœur qui n'avait jamais été fidèle. Sa femme était morte, ses enfants se mouraient vivants dans leurs titres de comtes. Le marquis se retira sur la Côte d'Azur. Mais pas sur cette bande marine qui est l'insupportable boulevard du bonheur de vivre : il eût craint d'y retrouver les stigmates de la facilité et d'y brouiller ses pistes. Il s'établit dans l'arrière-pays, entre deux vallées. Il était le maître d'une maison cordiale qui somnolait sous l'ombre d'un grand tilleul. Certes, ornée, baroque, la façade sur la route n'était pas celle qu'on imagine à la demeure d'un sage. Dans le jardin, des buis taillés, raides comme des soldats en parade, des fontaines tremblantes comme des fibres, des statues de bronze qui verdissaient composaient un paysage Henri de Régnier. Un paysage préparé pour la gravité d'un flûtiste paillard, pour la paillardise d'un flûtiste grave. Mais ce charme « si français » était commode. Il sauvait les apparences. On déclarait que le marquis avait fait une fin convenable. Toujours aux écoutes de sa renommée, il mangeait dans de la vaisselle plate et exigeait de Dominique un minimum de rituel.

Mais il souriait. Il pensait : « Je suis dans mon commencement. »

III

C'est bête, la pluie. Mais à quoi servirait que Dominique se donne du mal pour nettoyer les vitres ? Même si demain Vence fait la roue au soleil, même si des milliers de villes font la roue comme Vence, tous les nettoyeurs de vitres du monde n'arriveraient pas à effacer les traces de notre pluie de larmes, en ce printemps 1943. Printemps le plus atroce et le plus espérant. Les uns disent que ça finira en novembre, qu'on aura son père Noël à Paris. Les autres, qu'il faut encore attendre deux ans. De tous ces bavards, y en a-t-il un seul capable de renoncer à son réveil, à sa provision de charbon, de reconnaître l'abjection de son désir décalqué sur chacun de ses désirs d'avant la guerre ? Ce patriotisme qui ressemble à l'extrême-onction demandée par peur et par intérêt, c'est une religion dont la France réelle (pas celle de M. Maurras, bien entendu) ne veut pas.

Le marquis s'écarte de la fenêtre. Il va et vient dans son cabinet, déjà furieux. La colère naît quelquefois de notre chair plus vite que de l'appétit de violence des autres. On la nourrit, on s'en nourrit. Ce pays ne serait-il plus qu'un pays de débrouillards, qu'une caverne de marché noir ? Si, après dix ans de solitude, M. de Saint-Oyen sent qu'il approche de ce bien merveilleux, la jeunesse, il sent en même temps qu'on essaie de lui reprendre ce qu'il a acquis, un commencement de vertu, un embryon de dureté morale. Sainte colère, aussi. Colère qui, une fois de plus (il y a des mois qu'elle gronde dans cette âme qui ne partage avec personne), se tend tout entière contre l'immense complot de sang que Hitler et le fascisme ont ourdi sur l'Europe.

Qu'il n'y ait plus un seul homme pusillanime et compatissant, ou celui qui sera pusillanime et compatissant perdra son droit d'être un homme ! Nous voilà, nous les prétendus amis de la civilisation, qui nous réjouissons de chaque bataille, de chaque bombardement. Que les cathédrales s'écroulent — et leur flèche enfoncée dans la terre, c'est le doigt meurtri de Dieu — que les forums piétinés par le temps étalent à nouveau au soleil leurs ruines, leurs ossements d'art blanchi, et nous éclatons de rire, et nous nous frottons les mains. L'horreur, c'est que Hitler nous a inoculé le sens de l'horreur, le goût de la cruauté. On ne sait même plus si l'on en guérira un jour. Imbéciles, menteurs, ceux qui nous parlaient du couteau entre les dents... Fresnes, Orianenbourg, Varsovie, voilà les lieux de la terre où l'on tue le plus savamment... Ce complot de Hitler, c'est justement contre la jeunesse qu'il a été monté. Et si basement. Au nom d'une jeunesse absurde et fausse qu'on enrôlait torse nu. Jeunes gens, oiseaux favorisés des photographes, qui depuis 1933 couvrez à l'artificielle maternité de Nuremberg, c'est à votre destruction qu'on voulait vous conduire — au nom de la jeunesse...

Le crime, le marquis l'a vu venir de loin.

Dans son ermitage de Vence, depuis sa retraite, il recevait les journaux et les livres nécessaires. Il les lisait en toutes langues, mettant ainsi à profit les leçons de la gouvernante allemande, de la première maîtresse slave, de l'éleveur anglais. Le marquis passa dix ans à lire. Il remonta la connaissance souvent à contre-courant et souvent avec peine, mais persévérant. De Bourget à Marx, c'est un chemin imprévu.

Ne souriez pas. Un homme de cette sorte aurait pu ne jamais s'éveiller, ne jamais rien tenter. Il est aussi digne de louanges qu'un ouvrier qui va à l'école du soir — en attendant mieux.

Il feignait toujours de vivre selon son rang, ce comédien. Il restait à la page. De Paris, on lui écrivait les derniers potins —

et il n'était jamais en retard d'un adulateur, d'un récit de première, d'une révélation de pur sang. Il s'était mis au Culbertson en même temps qu'au matérialisme historique. Pourquoi ces ruses ? direz-vous. Le marquis Philippe avait des pudeurs. Il portait des châles d'Hermès autour du cou, il aimait les sweaters clairs — mais s'arrangeait toujours pour qu'on ne pensât pas qu'il trichait sur son âge. De même, il lui eût déplu qu'on le jugeât un peu trop voyant, sur le plan moral. Cet amateur de révolutions avait horreur du scandale personnel : c'était sa dernière adhérence d'homme du monde.

L'avènement d'Hitler, en 1933, le choqua comme une faute de goût. Il ne comprit pas qu'un peuple entier s'amourachât de ce visage vulgaire et poissonneux, de ces moustaches. Des absurdes moustaches surtout. Il remarqua que cette moustache, les compagnons d'Hitler ne l'adoptaient pas. Il vit là le signe d'une fidélité douteuse. « Au moins, ricanait-il en dedans de lui, Edouard VII avait fait prendre la mode du pantalon relevé, hasard d'un jour de pluie comme chacun sait, et Napoléon III, l'impériale gommée... »

Il ne faudrait pas croire, cependant, que le marquis se contentât du ricanement. Dans ses méditations sérieuses, il supprimait les conséquences de cette marée de nationalismes policiers. Voilà des saletés qui s'exportent, pensait-il, comme le mal napolitain appelé mal français par les gens de Naples. Il prévoyait un choc des grands empires. La guerre d'Espagne lui ôta ses derniers doutes. Pour lui, commença alors une période d'intense passion. Jamais encore, il n'avait éprouvé dans le cœur une telle efflorescence de sentiments simultanés. Ce fut sa première saison du drame. Après, quand toute l'Europe joua l'opéra, il s'étonna moins... Par la pensée, il attaqua Tolède, Madrid, salua les petits jours blessés et crépitants de la Sierra Guadarrama, lutta, perdit la guerre. Celle-ci, on la camouflait habilement en guerre civile, de peur que les nations ouvrirent les yeux, connussent à l'avance la prise de Varsovie, l'éclatement des charnières de Sedan. Même quand les derniers républicains traversèrent la fron-

tière, le marquis n'admit pas que la cause était perdue. Il écrivit dans son carnet : « Franco, cul entre deux chaises, ne gardera pas l'équilibre ». Et, en attendant mieux, il vécut sur cette prédiction.

L'histoire continua son dangereux petit bonhomme de chemin.

Le marquis lisait.

Il lisait beaucoup. Il lisait Hegel, Gobineau et même Rosenberg. Celui-là nourrissait les colères de Saint-Oyen, plus affamé à mesure que les trahisons politiques se servaient plus fréquemment sur les tables d'Europe. Le marquis était professeur de déflections, des pourritures. Comme un clochard, il farfouillait avec son crochet à idées dans toutes les poubelles. Puis il transformait les déchets. C'était la matière première de la jeunesse à venir. Il se montrait marxiste parfait quand il disait : « La fin veut les moyens. » Autrefois, un professeur de philosophie avait proposé à une de ses nièces Grandcourt ce sujet de devoir, qui avait été discuté à table : « Il faut être disponible ». Le mot ne le frappait qu'à retardement.

« Je veux être disponible, écrivit-il sur son carnet. Mot profond, qu'on devrait répéter souvent aux Français dont l'histoire privée, dans la plupart des cas, n'est pas autre chose que l'histoire d'une source qui devient ruisseau, d'un ruisseau qui devient fleuve. Le fleuve, c'est la vie à honneur, c'est la vie réussie. Après quoi : l'embouchure, le néant. A aucun moment du parcours on n'a été responsable. Heureux, paraît-il, ceux qui ne sortent jamais de leur lit... Mais si l'on veut déborder, si l'on a le caractère ainsi fait que l'on ne se croit fertilisé que par l'exceptionnel et la violence ? La Jeunesse du monde, ce sont les crues de quelques hommes... Mon pauvre sang bleu ? Quelle force pourrait encore sortir de lui ? Mon pauvre sang bleu. Bleu des coups qu'Henri IV enfant donnait à mon ancêtre enfant, bleu des bâtonnades qu'une nuit le maréchal de Saint-Oyen reçut par erreur à la place de Voltaire, bleu ciel du cordon du Saint-Esprit, bleu si pâle bleu d'aquarelle... »

(à suivre.)



Il était le maître d'une maison cordiale.



LA SURPRISE DE LA JOURNÉE. DANS LE 800 METRES, LE SUISSE VOLKMER BAT HANSENNE.

SPORTS STRASBOURG A ACCLAMÉ ATHLÈTES FRANÇAIS ET SUISSES

La Fédération française d'athlétisme a eu un geste symbolique en faisant disputer à Strasbourg le match France-Suisse. Grâce à nos athlètes, vainqueurs des Suisses par 98 points à 75, ce symbole est double : c'est la France victorieuse qui apporte son salut à une de ses plus chères provinces retrouvées, l'Alsace. Lorsque les premiers accents de « la Marseillaise » retentirent dans le stade, une forte émotion parcourut les 15.000 spectateurs présents qui manifestèrent leur enthousiasme par des cris et des applaudissements prolongés.

La grande surprise de la manifestation fut la défaite, dans le 800 mètres, de notre champion Marcel Hansenne, par le Suisse Volkmer, en 1' 53" 2/10 contre 1' 53" 3/10. Cette défaite, venant après celles enregistrées à Berne et à Lausanne par Hansenne devant les Suédois Andersson et Siljéquist, prouve-t-elle que notre coureur est en déclin ? Nous pensons plutôt que Marcel Hansenne se ressent, en ce moment, des fatigues de ses derniers voyages, et qu'après quelques semaines de repos il n'y paraîtra plus.

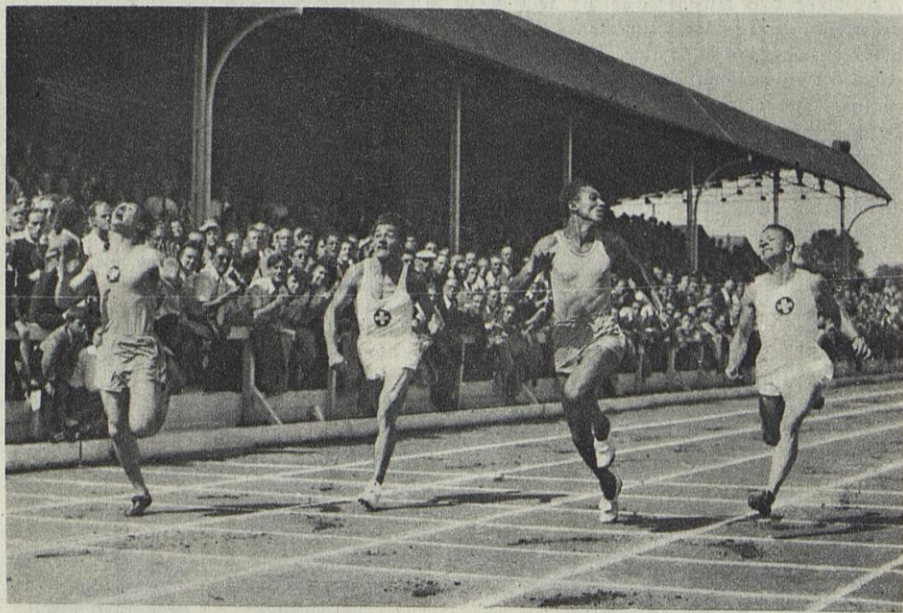
Un coureur français fit une magnifique impression : Omnès, qui gagna le 110 m. haies en 14" 9/10, s'avérant ainsi comme le candidat éventuel au record de France, 14" 7/10, détenu par J.-F. Brisson. De son côté, Foussard enleva devant Valmy le 100 m. et le 200 m. en 10" 8/10 et 22" 2/10, démontrant un magnifique tempérament de batailleur. Cros, par contre, qui relevant d'une angine avait tenu à participer au 400 m. haies malgré les avis de son docteur, n'a fini que quatrième, paraissant extrêmement éprouvé par son effort.

Pujazon et Breistoffér renouvelèrent dans le 5.000 m. leur duel des championnats de France qui s'étaient terminés à l'avantage de ce dernier. Mais cette fois Pujazon, bien reposé, prit l'avantage, menant très astucieusement sa course et n'attendant pas les derniers trois cents mètres pour porter son attaque.

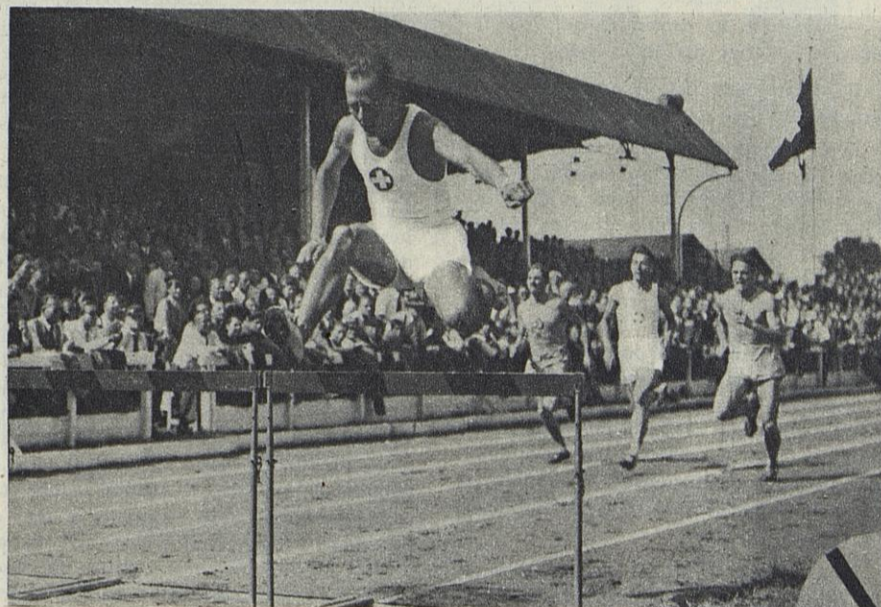
Dans l'ensemble, les Français se comportèrent fort bien : accordons une mention spéciale à Breitman et Bouvet qui franchirent 3 m. 80 à la perche, à Braconnot, qui gagna le lancement du marteau, battant des spécialistes qui avaient réussi au cours de la saison des performances supérieures aux siennes, et à Wartelle, vainqueur du 1.500 m.

Les 23 points d'écart ne reflètent pas exactement l'acharnement de la rencontre, car dans toutes les épreuves, sauf toutefois au 5.000 m., aucun athlète ne fut vraiment dominé par le vainqueur. Si l'on compare le résultat du dernier match France-Suisse qui eut lieu en 1938, à Berne, et où nous l'emportâmes avec 13 points d'avance, on peut conclure que l'athlétisme français n'a pas trop souffert de la guerre et que nos cadres se sont renouvelés, car l'athlétisme suisse, tenu en dehors des hostilités, est un magnifique étalon.

RAYMOND MARCILLAC.



FOUSSARD, A GAUCHE, ENLEVE DEVANT VALMY LE 100 METRES PLAT EN 10" 8/10^e.



LE SUISSE RUGEL, VAINQUEUR NETTEMENT DETACHE DU 400 METRES HAIES EN 55" 2/10^e.



PUJAZON ET BREISTOFFER MENENT DANS LE 5.000 METRES.



GUY LAPOINTE PASSE 1 M. 85 AU SAUT EN HAUTEUR.



WARTELE DEVANT VERNIER DANS LE 1.500 METRES.

Le recueil de chroniques qu'a publié André Gide à Alger (chez Charlot) et qui vient de me parvenir seulement m'a reporté à la triste époque où elles ont paru dans *le Figaro* replié à Lyon, c'est-à-dire à la première période de l'occupation, avant la rupture de l'armistice. Gide était alors dans le Midi de la France et s'y occupait, je crois, d'aide aux réfugiés, ce qui ne l'empêchait pas de s'entretenir, comme nous tous, par habitude, par hygiène et même par devoir patriotique, dans des préoccupations intellectuelles. Ses chroniques m'ont rappelé quelques-uns des thèmes dont nous étions quelques-uns à essayer de nourrir une actualité littéraire défaillante : le renouvellement de la poésie par sa reprise de contact avec le public, la responsabilité ou l'irresponsabilité de la littérature dans la défaite, le rôle civique de l'écrivain, la grammaire, le roman, le centenaire de Mallarmé, etc.

La poésie a été pendant l'occupation une sorte de monopole de la zone sud, et je me souviens que cette constatation m'avait amené à me demander si la poésie moderne française, née dans le Nord et, pour une certaine part, d'origine belge, n'avait pas changé de climat. La publication de *Fontaine* à Alger, de *Poésie* à Avignon, et d'autres petites revues poétiques à Toulouse, à Lyon et ailleurs, n'était pas sans donner à cette supposition quelque consistance, mais, aussitôt après la libération, les revues de Max-Pol Fouchet et de Pierre Seghers s'empressèrent de s'installer à Paris et l'idée d'une poésie moderne de climat méridional dut être abandonnée, comme celle d'une réconciliation de la poésie moderne et du public. « De cruels remords ont brassé notre nation », disait en décembre 1941 l'interlocuteur imaginaire de M. Gide. « La communion dans le malheur, puis dans l'espérance, fait frémir en chacun de nous une sorte d'âme indivise. » Qu'est devenue cette âme indivise, à laquelle M. André Gide n'a jamais beaucoup cru lui-même, puisqu'il répondait à son prétendu visiteur : « Eh ! bien, je crois, s'il m'est permis de parler franc, que cette sorte d'unification des esprits, que l'on admire, reste beaucoup plus apparente que réelle, beaucoup plus souhaitée qu'obtenue. Bien que touchés par un malheur commun, les Français restent, autant que jamais, partagés. » Si encore ils ne l'étaient que sur la poésie !

Puisque c'est de littérature qu'il s'agit ici, ne nous égarons pas dans des considérations trop générales. Le fait est que les espoirs nés de la défaite, comme pour nous en consoler dans la mesure où une consolation était possible, se sont évanouis. La poésie, notamment, a oublié les belles promesses qu'elle nous faisait par la voix d'Aragon et de Pierre Emma-

nuel. Beaucoup d'entre nous s'attendaient qu'elle se retrempe à la source du sentiment, j'allais dire : populaire, mais, puisque le mot prête à confusion, disons plutôt : du sentiment commun. Il n'en a malheureusement rien été. Si l'on a beaucoup parlé de poésie en 40, 41 et 42, si le besoin de consolation et d'évasion a fait régner en zone sud une véritable fièvre poétique, il n'en va plus de même à présent, cette ardente concentration fait place à une dissipation fort peu poétique. J'ai toujours été pessimiste quant à l'avenir de notre poésie actuelle et on me l'a souvent reproché. Hélas ! sa faillite ne m'a jamais paru plus évidente. Serait-ce que j'attends d'elle ce qu'il n'a été possible à la poésie de donner qu'au cours de ce stupide XIX^e siècle, cependant privilégié puisqu'il a été, non seulement le siècle de notre plus grand essor lyrique, mais aussi celui de la plus large audience de nos poètes, de leur plus profond accord avec la sensibilité du plus grand nombre ? Cela ne se retrouvera sans doute jamais, pas plus que le miraculeux équilibre d'où sont sortis nos chefs-d'œuvre classiques du XVII^e siècle.

Mais je me suis trop éloigné de M. André Gide journaliste.

Il a une prédilection marquée pour la forme dialoguée qui offre, en effet, aux esprits de sa sorte, enclins à l'hésitation, au balancement, au scrupule, une appréciable commodité. Les objections qu'on se fait à soi-même, on les met dans la bouche d'un autre, on y répond, on imagine d'autres objections et, de questions en réponses, on parvient à serrer d'aussi près que possible ce qu'on croit être la vérité ; on en a du moins l'illusion. C'était le procédé favori de Remy de Gourmont dans ses *Dialogues des amateurs*, auxquelles les interviews imaginaires de M. Gide font souvent penser. Diderot aussi recourait tout naturellement au dialogue, mais, lui, ce n'était pas par scrupule comme Gide, ou par scepticisme comme Gourmont, c'était par amour de la conversation, de la discussion, de la polémique, où il excellait. Il avait besoin d'un contradicteur à convaincre ou à confondre. N'en avait-il pas, il en imaginait un et il le faisait parler pour le plaisir de le faire taire. M. André Gide est l'antithèse du tumultueux Diderot ; chez lui tout est concerté, contrôlé, pesé au milligramme près. Il a pu être journaliste par occasion ; il ne l'est pas de nature. Mais comme j'aime, moi aussi, à me faire des objections, je me demande s'il n'y a pas toutes sortes de journalistes comme il y a toutes sortes de poètes et de romanciers et si l'improvisation est, dans notre métier, aussi nécessaire qu'on le dit.

André BILLY,
de l'Académie Goncourt.

FEU D'AFRIQUE, par Hassoldt Davis (Arthème Fayard, édit.). — Voici le récit le plus vivant et, dans sa simplicité, le plus émouvant, qu'il nous ait été donné jusqu'ici de lire sur les exploits des soldats de la France libre en terre africaine. L'auteur — un écrivain américain ami de notre pays — était arrivé à Brazzaville, aux premières heures du gaullisme, avec l'idée bien arrêtée de servir, par la plume et les armes, la cause des croisés à la Croix de Lorraine. Il y parvint magnifiquement : comme combattant en faisant le coup de feu avec nos spahis ; comme reporter en dépeignant la France Libre, dans la presse américaine, sous son véritable jour ; comme écrivain enfin, en nous apportant, sous ce titre flamboyant : « Feu d'Afrique », un livre de souvenirs qui constitue le plus beau témoignage d'admiration qu'on puisse rendre aux héros du Tchad, du Fezzan, de Bir Acheim, d'El Alamein et de Tunisie. Hassoldt Davis a vécu, trois années durant, près des chefs et des humbles qui, de l'autre côté de la Méditerranée, préparèrent la résurrection et la libération de la France. De Leclerc, Sicé, Koenig, Catroux, Larminat et de leurs compagnons, il nous donne, pris sur le vif, une suite de portraits peints avec une foi, une virilité, un sens de la grandeur, du pittoresque et de l'humour absolument remarquables. Au combat dans les sables brûlants, en mission dans la brousse aride, en vol dans les cieux des tropiques, l'auteur ne perd aucune occasion de rire de ses propres aventures de soldat occasionnel (combien sympathique, d'ailleurs). « Il est aussi essentiel dans le désert, dit-il, d'avoir le sens de l'humour que de transpirer. » Mais ce garçon qui se refuse à se prendre au sérieux, qui ne paraît s'émouvoir que lorsqu'il pense à la France ou nous parle d'elle, est aussi un solide poète et je n'en veux pour preuve que son dernier chapitre, écrit aux portes de Tunis, sous la lune, près d'un chien aveugle soudain rendu à la lumière. — René MAINE.

LA DEUXIEME GUERRE MONDIALE, par Pierre Belperron et Georges Andersen (Plon, édit.). — Ce livre ne constitue évidemment pas l'histoire de la seconde guerre mondiale, histoire encore impossible à écrire dans l'état actuel des choses, mais un ultime rappel des faits et des dates, une chronologie minutieuse des événements dont l'Occident a été le théâtre depuis 1939 jusqu'au jour V du 8 mai 1945. Véritable film nous remettant soudain en mémoire des moments et des images que nous avions oubliés, ou dont nous n'étions plus très sûrs à force de vivre dans un impitoyable tourbillon, un tel ouvrage prend obligatoirement place dans la bibliothèque parmi ceux qu'il est nécessaire de souvent consulter. — R. M.

MES MÉMOIRES, par Paul Fort (Flammarion, éditeur). — M. Paul Fort, le prince des poètes, nous donne *Mes mémoires*. Ces souvenirs portent en sous-titre : Toute la vie d'un poète 1872-1943 et cette dédicace : A MA JEUNESSE, passée, reconquise et future. Avec émotion et une inaltérable gentillesse, Paul Fort évoque ses amours : Suzon, Mireille, Petit Verglas, Manon I^{er}, Manon II et Margot mon page et Germaine Tourangelle, ses maîtres, ses amis, Moréas, Henry de Régnier, Mallarmé, etc.

Et c'est aussi le souvenir de ce Théâtre des Poètes que, gosse de dix-sept ans, encore élève au lycée, il fonda et où il fit jouer *Aveugles* et *L'Intruse* de Maeterlinck, *les Uns et les Autres* de Verlaine. — Alice LA MAZIÈRE.

LES DEVOIRS DE L'ESPRIT (Grasset, éditeur). — Réunissant en volume sous ce titre : *les Devoirs de l'esprit*, des articles, discours, tracts, allocutions parus dans des revues ou prononcés dans des Congrès entre 1925 et 1939, M. Claude Aveline s'adresse surtout à ses cadets. « La Résistance », écrit-il, a montré une jeunesse admirable... Or, si elle sait ce que nous fûmes à ses côtés, elle ignore généralement notre conduite antérieure... Nous lui devons des comptes. » Et il poursuit avec, d'ailleurs, assez de certitude : « Nous voulons mériter totalement le crédit qu'elle nous accorde, la déférence qu'elle nous témoigne. »

L'auteur rend compte. Qu'il s'agisse des nazis, des Espagnols, des Sudètes, des antisémites, M. Claude Aveline, tout nourri d'Anatole France, se trouve chaque fois du bon côté de la barricade. Après le recul du temps, il n'a pas eu à rectifier son tir. C'est avec beaucoup de netteté qu'il vit la politique qu'il aurait fallu suivre. Mais il prêchait dans le désert.

N'importe ! En toutes circonstances, l'écrivain a le devoir de dire ce qu'il pense, dût-il choquer les orthodoxes. Sa mission n'est ni celle du diplomate, ni celle de l'homme politique auxquels incombe parfois la nécessité de dissimuler, de mentir. L'intellectuel se doit et il doit à l'humanité de faire respecter non ce qui est légal, mais ce qui est juste. — A. La M.

JACQUES BECKER NOUS PARLE DU "ROMAN A L'ÉCRAN"

DANS la maison amie où je le rencontrai, il commença par se taire, tout occupé de ce balcon fleuri au bord du jardin des Carmes où Edouard Branly, que son père connaissait bien, découvrit la T. S. F. Puis son regard erra sur les maisons XVIII^e de la rue Cassette, à l'ombre des vieux platanes... Un décor très rive gauche, n'est-ce pas, Jacques Becker ?

Mais déjà un jeune peintre le somnait d'entendre la diatribe trop souvent justifiée, hélas ! où les amis de l'art, parlant du cinéma, mettent plus de regret et d'espoir encore que de colère. Bien qu'il ne fût pas personnellement en cause, l'auteur de *Dernier atout* « encaissait », sportivement.

Sans être physiognomoniste — mais n'y en avait-il pas un parmi nous ! — on devine que Jacques Becker n'est pas aisément satisfait de lui-même : c'est fou ce qu'il put « casser de sucre », ce matin-là, sur *Falbalas* !... Moi qui attendais une occasion de l'interrompre !

— Le roman, me répond-il, est en général à l'écran une matière ingrate dans la mesure où il comporte une étude psychologique approfondie. (Je regardai le peintre : il marquait un point, en tirant sur sa pipe.) C'est regrettable, mais difficile à éviter, étant donné les éléments qui constituent une bande et le temps dont on dispose pour la dérouler. Cette objection ne vaut d'ailleurs guère pour la plupart des romans américains où l'auteur, sans permettre à ses person-

nages de s'expliquer, place le lecteur en face des faits, lui laissant ainsi le soin de dégager le rapport entre le geste et la pensée. Il existe une indéniable concordance entre la conception du romancier et celle du cinéaste américain.

— Et chez nous ?
— Chez nous, il faut compter avec les valeurs analytique et descriptive du roman. Combien d'intrigues dont le dénouement demeurerait incompréhensible si les personnages ne s'expliquaient pas au moins une fois !

— N'admettez-vous pas, dans le film aussi, la nécessité de scènes de ce genre ?

— Si ! mais je n'en constate pas moins qu'elles sont anticinématographiques. En Amérique, notamment, on peut s'en passer davantage, les personnages étant le plus souvent tout bons ou tout mauvais.

— ...Ce qui est, pour des amateurs de vitesse, une autre façon de gagner du temps !

— Ce temps qui, pour manquer au cinéaste, le contraint à résoudre constamment le redoutable problème de l'ellipse psychologique !

— Vous avez pourtant bien adapté *Goupi Mains-Rouges* ?

— Sans doute ! mais aux côtés, en présence de Pierre Véry !

— ...qui a autorisé jusqu'à une substitution de coupable !

— Oui ! parce qu'il est abordable, compréhensif et sincèrement convaincu que les charpentes d'un roman et d'un

film ne doivent, ne peuvent pas se ressembler.

— Et quand il s'agit du chef-d'œuvre d'un écrivain déjà disparu ?

— Je vous laisse juger ! Pour moi, c'est le cas typique où il est impossible de choisir, d'oser seulement choisir !...

— Ne privez-vous pas ainsi le public de la reconstitution de belles histoires qu'il a aimées ?

— ...et qui déjà, m'interrompt Jacques Becker, se déroulent dans son imagination, au fil de la lecture, comme un film créé par lui et pour lui seul ! Quand il s'agit d'un roman connu, chacun en a déjà une vision précise. Avez-vous constaté comme il est ennuyeux de voir la deuxième version d'un film ? Eh ! bien, un roman à l'écran, c'est toujours une deuxième version !

— C'est tout le problème de l'illustration que vous posez là ! constate le peintre.

— Exactement.

Alors, rompant le silence, une voix poétique hésite :

— Et... *le Grand Meaulnes* ?

Jacques Becker va prendre congé. Debout, l'air navré, avec un geste des mains qui accuse encore son regret, il sourit quand même :

— Voyez-vous ! pour qu'un film soit vraiment du cinéma, il faut qu'il tourne rond !

Déjà, contre le trottoir, une moto haletante et gronde. Un virage sûr et rapide ! ...Jacques Becker a disparu.

CLAUDE CÉZAN.

"L'AIGLON" FAIT UNE RENTRÉE TRIOMPHALE

C'EST au Châtelet que l'on voit, remonté pour une courte série de représentations, *l'Aiglon* d'Edmond Rostand. La dernière reprise remonte à douze ans, et avait eu lieu au théâtre Sarah-Bernhardt avec Véra Sergine... Le Français, qui n'a inscrit à son répertoire aucune des pièces de Rostand — on l'avait déjà remarqué lors de la reprise en 1927 de *Chanteclerc* à la Porte-Saint-Martin avec Francen — a failli reprendre *l'Aiglon* en 1943, sous la direction de M. Vaudoyer : les études étaient même assez poussées et les répétitions fort avancées lorsque les Allemands s'avisèrent soudain de demander des coupures... Et quelles coupures l'acte de Wagram, par exemple... On convint de renoncer.

Dès la libération de Paris, M. Lehmann annonça son intention de remonter le célèbre ouvrage idéaliste et lyrique de Rostand ; le Français accepta de s'effacer, et cette fois encore, c'est donc sur une scène « non officielle » que revivent, en ces jours de victoire, ces scènes et tirades fameuses : la visite de Camerata, la garde nocturne de Flambeau devant la chambre de l'Aiglon, l'invective de Metternich au chapeau de l'Empereur, la fuite pendant le bal masqué et l'hallucination sur le champ de bataille de Wagram, enfin la mort de l'Aiglon...

Dans la situation du théâtre telle que l'ont faite les conditions morales, spirituelles, des dernières années, où prévalaient les aspects les plus matériels, les plus concrets de la vie ; où chez les comédiens l'esprit même du théâtre se déformait par une sorte d'accommodation aux horizons si brefs du cinéma, la difficulté majeure d'une telle reprise résidait dans le choix de la distribution, plus encore que dans la crise de la toile peinte et des accessoires. Il y faut non seulement l'allure, mais aussi le talent, l'art de dire les vers.

Finalement, M. Lehmann fit choix, pour le personnage du duc de Reichstadt, de M^{lle} Jeanne Boitel, blonde, gracieuse, fine, fort élégante en travesti, et qui déjà en 1939, au cours d'une tournée en Amérique du Sud, avait joué *l'Aiglon* (ainsi que *Mozart* de Reynaldo Hahn qu'elle interprétait également en travesti). Pierre Morin, acteur excellent, bon diseur de vers, est Flambeau, idéale personification de la fidélité ; il aime à rappeler les « intersignes » de son destin théâtral qui l'associent à Rostand : admis au Conservatoire dans le rôle de Flambeau, il reçut son prix dans le rôle de *Cyrano*...

Ajoutons que pour la première fois le rôle de Fanny Elssler, confié à M^{lle} Lily Faess, étoile du Ballet du Châtelet, est joué par une danseuse : cette ballerine experte est élève, depuis plusieurs années, d'un grand cours de comédie.

Reportage photographique d'Adolphe PICOCHÉ.



JEANNE BOITEL REPREND LE RÔLE DE L'AIGLON QU'ELLE AVAIT DÉJÀ JOUÉ EN 1939



M^{lle} ALICE SAPRITCH DANS LE RÔLE DE CAMERATA : L'AMAZONE QUI AIDA L'AIGLON À S'ENFUIR



FANNY ELSSLER (LILY FAESS) EN TENDRE TÊTE-A-TÊTE AVEC LE BARON DE GENTZ (PAUL VILLE)



PIERRE MORIN, ACTEUR EXCELLENT, BON DISEUR DE VERS, TIENS LE RÔLE DE FLAMBEAU

"Têtes de pioche" avec Laurel et Hardy

On ne peut pas dire que le métier de critique cinématographique soit en ce moment tout à fait passionnant. La production française piètine, les films anglais sont rares et les Américains ne nous envoient que des œuvres moyennes, quand elles ne sont pas mauvaises. On n'a guère envie de se déranger pour aller voir tout ça. Il est vrai que c'est la saison d'été. Mais cela dure depuis quelques mois. Espérons qu'à l'automne nous aurons des compensations... Nous les aurions en tout cas bien méritées.

Heureusement, l'on trouve, dès maintenant, de temps en temps une exception. C'est ainsi qu'on a présenté aux Parisiens un film de Laurel et Hardy qui n'est pas nouveau, puisqu'il est passé en zone sud il y a trois ou quatre ans, mais qui n'était jamais venu en zone nord. Cela s'appelle *Têtes de pioche* et c'est excellent.

Le rire n'est pas seulement le propre de l'homme, c'est encore l'une des manifestations les plus authentiques de la vie. Un homme vivant, demeuré en rapports étroits avec le monde environnant, un homme naturel est un homme qui rit souvent. Même au sein des événements dramatiques, même durant les guerres ou les captivités, le rire ne perd jamais ses droits. On rit jusque dans les camps de concentration. Car le rire est aussi une défense contre la mort, contre le mal. C'est encore une protestation et une action offensive contre les citadelles pétrifiées du conformisme. Si bien qu'on a pu dire que le rire était révolutionnaire. Et c'est ce qui donne aux grandes œuvres comiques une telle intensité avec un tel rayonnement populaire.

En ce sens, Laurel et Hardy ont conquis au cinéma une place de première grandeur. Il y a dans leurs films une sorte de santé contagieuse grâce à laquelle on sort de la séance ragailardi, remis en place et véritablement tonifié. C'est appréciable. Ce n'est d'ailleurs pas l'un des moindres mérites du cinéma que d'avoir permis l'éclosion d'une grande lignée de comiques, de Max Linder aux frères Marx, en passant par Buster Keaton, Zigoto, Harry Langdon, Charlot, Gracie Allen et quelques autres. Pour un certain nombre de raisons, qui dépassent d'ailleurs son caractère comique, Charlot est le plus grand, — mais l'importance des autres demeure considérable. Parmi eux, Laurel et Hardy, depuis leurs lointains débuts, maintiennent et renouvellent une tradition qui garde aujourd'hui tout son pouvoir.

Laurel, simple, innocent et distrait, provoque inmanquablement, mais avec une grande gentillesse et une entière bonne foi, les catastrophes les plus épouvantables. Le gros Hardy possède en commun avec lui — et c'est ce qui est remarquable — une bonne dose de simplicité, d'innocence et de distraction. Les deux compères, le maigre et le gros, malgré leur opposition physique, ne sont pas si dissemblables qu'on pourrait le croire au premier abord. L'effet comique n'est pas exactement tiré du choc de deux contraires. Seulement, il y a une limite à la distraction de Hardy. Il est tout de même plus proche de la réalité que Laurel, qui est tout à fait un hurluberlu. Et c'est au moment où il reprend pied sur terre que, brusquement, l'opposition éclate, faisant jaillir le gag. Ce qui n'empêche pas Hardy, un instant plus tard, de repartir de bon pied avec Laurel, en toute bonne foi, dans les chemins de la folie.

Mon confrère Henri Gérard écrit dans *l'Epoque* que « les aventures de Laurel et Hardy sont sans doute plus profondes que beaucoup de manuels de philosophie ». C'est extrêmement vrai et l'on peut ajouter avec lui que « sans aller jusqu'à leur découvrir un sens caché, on peut admettre qu'elles révèlent assez bien le génie railleur qui se plaît depuis des siècles à tourmenter les humains ».

Mais il est infiniment probable que les scénaristes et les gagmen de Laurel et Hardy — ainsi que Laurel et Hardy eux-mêmes — ne se préoccupent guère de la portée philosophique de leurs œuvres. Ils ont deux personnages bien typés et les événements viennent se former tout naturellement autour d'eux. Il est clair que Laurel attire les catastrophes. Il est évident que les sursauts raisonnables de Hardy ne feront qu'aggraver la situation. Tout cela est donné spontanément, comme les événements de la vie sont donnés sans préméditation. Si bien que c'est par surcroît qu'une réflexion philosophique peut être tirée du film, comme on la tirerait d'une expérience réelle.

Et il reste, se suffisant à elle-même, la profonde valeur comique de ces images. Cela va du gag le plus simple, presque banal, jusqu'au plus insolite et ce n'est pas l'un des moindres attraits de *Têtes de pioche*, par exemple, que de parcourir sans défaillance toute cette gamme. Lorsque Laurel ne cherche des allumettes qu'après avoir ouvert le robinet du gaz et ne les trouve pas, on est sûr d'avance que c'est le raisonnable Hardy qui, impatienté, va se charger de la besogne et, ne sachant pas que le gaz est ouvert, va provoquer une explosion formidable. Cette certitude, d'ailleurs, basée sur la seule connaissance des personnages et de l'implacable logique qui les conduit, au lieu de briser l'effet, concourt bien au contraire à l'accroître. Si bien que, dans sa simplicité même, dans tout ce qu'il a de moins original, ce gag très ordinaire prend une couleur particulière du fait qu'il est réalisé par Laurel et Hardy.

Mais auparavant, Laurel nous avait conduit à l'autre extrémité de la gamme, lorsqu'en montant l'escalier, à chaque étage, il tirait d'un geste sur le mur l'ombre d'un store, comme s'il s'agissait du store lui-même. L'attitude alors du gros Hardy — surprise, il est vrai, mais disposée innocemment à tout admettre — et son échec lorsqu'il essayait d'en faire autant venaient donner à l'action impossible de Laurel encore un peu plus d'intensité. Et cette intrusion soudaine de l'insolite, ce passage dans le domaine du fantastique avec une allure parfaitement désinvolte, élargissait la portée du film qui, pourtant, eût pu se contenter des gags les plus simples dans le genre de celui de l'explosion de gaz.

Ainsi, dans l'ambiance même du pur développement logique des situations, une bouffée de liberté heureuse, comme une délivrance des contingences quotidiennes, se fait jour et nourrit une joie d'une qualité très pure.

Je ne peux ni ne veux citer tous les gags de *Têtes de pioche*. Je préfère vous conseiller d'aller voir le film, qui en vaut la peine. Je vous signale tout de même que Laurel a une façon de fumer la pipe sans pipe, qui est bien réjouissante. Quant au reste — bien que tout, évidemment, ne soit pas de la même valeur — cela forme un ensemble parfait, d'un bout à l'autre, sans aucune faiblesse. Et à la fin, qui n'en est pas une, la fuite des deux compères dans une rue donne une image très jolie qui est aussi assez étonnante.

Jean ROUGEUL.



LES DEUX CÉLÈBRES ROIS DU RIRE : LAUREL ET HARDY

la magnifique collection de Beisteguy

Il nous faut retourner au Louvre pour y voir la collection que M. Carlos de Beisteguy vient d'offrir au Musée, et qui est actuellement exposée dans quatre salles du premier étage. Elle se compose d'une trentaine de toiles qui étaient destinées dans l'esprit du collectionneur, dès le moment où il les a acquises, nous dit-on, à cette future donation.

Nous n'insisterons pas sur la première salle. Elle comprend trois grandes toiles d'Ignacio Zuloaga dont on connaît le talent artificiel et la réputation surfaite. On voit cela, heureusement, avant le reste. Il y a là le portrait de l'artiste par lui-même, celui de M. de Beisteguy, et enfin le fameux *Barrès devant la ville de Tolède* que la reproduction a popularisé. Cette grande composition vise à l'effet, elle est théâtrale à souhait. On se demande ce que Barrès lui-même pouvait bien en penser !

Mais tout le reste est composé d'œuvres de grande classe. Nous voyons un très beau Rubens, la *Mort de Didon*, assez curieusement italianisant, où le visage de la reine mourante, les yeux levés au ciel, rappelle certaines figures du Titien ou du Corrège ; un portrait du peintre Naigeon, d'une chaude lumière, par Fragonard ; un assez bon Largillière. Mais le panneau d'en face est saisissant. Au centre, un petit portrait de femme par le baron Gérard, d'une vie intense et d'une rare sensibilité. Puis, se faisant pendant, un grand portrait de femme par Lawrence et, à gauche, un magnifique Nattier — pour ma part je n'en connais pas de plus beau : la *Duchesse de Chaulnes en Hébé*. Cette toile possède une grâce, une force, une plénitude, — et surtout un mouvement, un éclat incomparables.

Dans la troisième salle, il y a deux David qui, par contraste, semblaient particulièrement froids et inanimés, et, du même artiste, le beau portrait inachevé de *Bonaparte à 28 ans* ; d'Ingres, le portrait, un peu conventionnel aussi, de Mme Pancouke, et un magistral portrait d'homme (celui du sculpteur Bartolini) ; un autre grand portrait d'homme par Van Dyck ; un adorable petit panneau ovale, le *Feu aux poudres*, peinture chaude et dorée,

où chante la sensualité légère et inimitable de Fragonard.

Enfin, il reste une petite salle à l'écart, que j'avais négligée à ma première visite un peu hâtive, au milieu de la foule dominicale. Heureusement je suis revenu le lendemain à une heure plus calme, et je me suis avisé de cette salle. Dieu soit loué ! Car là se trouve justement, seule, placée obliquement, la merveille des merveilles, ce portrait de femme grandeur nature, dont j'avais entendu parler, la *Marquise de la Solana*, de Goya.

Il est beau et rare de pouvoir admirer sans réserve, je ne crois pas m'avancer beaucoup en disant que cette toile n'est pas seulement un des chefs-d'œuvre de Goya, c'est un des chefs-d'œuvre de la peinture. Comment décrire cette toile, étonnante dans sa simplicité ? La marquise de la Solana est debout, mince, en robe noire sur un fond gris, avec une légère mantille blanche, transparente et à peine teintée, le visage mat, avec une grande fleur rose pâle dans les cheveux noirs ; les petites mains croisées sur la pointe de la mantille et sur un éventail fermé. Une tristesse lointaine, une expression indéfinissable dans cet étroit visage. On ne saurait dire à quoi tient l'extraordinaire beauté de cette toile si simple, presque sans couleurs. Tout l'art et les sortilèges de Goya s'y trouvent réunis. Il semble qu'un silence soudain s'étende autour de cette œuvre et de sa beauté secrète.

On a eu raison de la mettre à l'écart. Mais elle ne doit pas nous faire oublier les autres, ni surtout cet admirable Nattier. Avec cette collection, c'est vraiment un don princier que M. de Beisteguy vient de faire au Louvre.

Fernand PERDRIEL.

BEDEL

GARDE, EMBALLAGE ET TRANSPORT
DE TABLEAUX ET OBJETS D'ART
17, Rue Monsigny - Ric. 54 93

PHILATÉLIE

GRACE à la reprise des relations postales avec l'étranger, des catalogues et des prix courants commencent à nous parvenir de différents pays du monde et nous apportent des renseignements fort intéressants, mais qui sont susceptibles de troubler un peu les esprits et de semer une certaine confusion en ce qui concerne la valeur internationale des timbres.

Actuellement, il n'existe pas une parité réelle entre les monnaies des divers pays, il est donc absolument impossible d'établir une parité en ce qui concerne le prix d'une marchandise quelconque. De plus, le pouvoir d'achat des différentes monnaies dans leur pays respectif ne correspond ni à la parité dite « officielle » fixée pour les opérations du clearing, ni à la parité que les trafiquants du marché noir avaient établie et qu'ils aiment désigner comme « la valeur réelle » de telle ou telle monnaie étrangère.

Un timbre qui, en France, coûte 200 francs et qui est offert à New-York pour 80 cts, est-il vraiment beaucoup meilleur marché là-bas ? En faisant le compte sur la base de la parité officielle, les 80 cts font 40 francs. Le prix de New-York apparaît donc effectivement très bas. Mais le pouvoir d'achat des 80 cts est-il aussi tellement inférieur à celui de nos 200 francs ? Qui fait un plus grand trou dans son budget d'existence : le New-Yorkais en déboursant 80 cts (somme pour laquelle il peut probablement s'acheter un kilo de chocolat) ou le Français en déboursant 200 francs ? Toute la question est là.

En étudiant les prix pratiqués sur les marchés étrangers, il ne faut pas perdre de vue que, les échanges internationaux étant encore très limités, le marché philatélique de chaque pays évolue très indépendamment l'un de l'autre. La situation monétaire pose pour chaque pays des problèmes nettement différents. Une hausse ou une baisse à New-York ou à Londres peut rester sans aucune conséquence sur les prix pratiqués en France.

Un timbre offert à New-York pour un dollar peut être très recherché à Paris pour 300 ou 400 francs. L'acheteur et le vendeur ne pouvant pas procéder à un échange, les deux prix restent entièrement indépendants l'un de l'autre. De plus, à New-York, le prix peut encore baisser — car les offres dominent le marché local — tandis qu'il peut encore continuer à augmenter à Paris où les demandes dominent les offres.

Une chose est certaine : au moment où l'on pourra procéder à des échanges internationaux une animation extraordinaire se manifesterait sur le marché philatélique. — P. A.

UN CADEAU DE CHOIX...
"COLLECTION IMPÉRIALE"
J. FORET Expert
ACHAT, VENTE
TIMBRES-POSTE
Env. Catal. P.A. Prix 13F.
64, R. LAFAYETTE, PARIS. PRO. 3427

ALBUM DE
TIMBRES-POSTE
D'AVIATION
PRIX: 300F
Avec timbres
500 à 50.000F

ÉDITIONS

Jean Rousseau Girard
LIBRAIRE - EXPERT
36, RUE LE PELLETIER
TRÈS IMPORTANT CATALOGUE
de beaux livres de toutes époques
EN PRÉPARATION (à retenir dès maintenant)

Livres
de luxe
illustrés en
souscription

O.C.E.L. Editions
(documentation M)
21, Quai des Grands-Augustins - Paris

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

FORÊT DE MARLY manoir
24 Hectares, parc, prairies, bois. Eau. État
Impeccable.
132, Boulevard Haussmann F E A U

**POUR
RECONSTRUIRE
LA FRANCE**

**PRODUIRE
ÉPARGNER**

**BONS DE LA
LIBÉRATION**
à intérêt progressif

21

**Vous
ne
vivez
plus
ainsi.**



**SOYEZ XX^{ème} SIÈCLE
SIÈCLE DE L'ÉLECTRICITÉ**

Bientôt... les
appareils ménagers

Calor

seront de nouveau

AU SERVICE DE LA FEMME DE FRANCE

ARCHAT

COGNAC

CASTILLON



**LA MARQUE
DE PRÉDILECTION**



ENIGME...

POUR VOTRE CHANCE

CERTITUDE

POUR LES ŒUVRES DE BIENFAISANCE

LOTÉRIE NATIONALE